



La Charrue

RÉCITS | IDÉES | CULTURE

T R I M E S T R I E L

HIVER 2020

À LA RECHERCHE D'UNE CITÉ



Redessiner la carte de Belfast Jenny McCartney • **Vallée des citrons** Jose Corpas

Paris • Medellín • Ciudad de Guatemala • Pittsburgh • Seattle • Glasgow • Le nouveau Jérusalem



Ben Ibebe, *Série urbaine (Voisinage)*, huile sur toile, 2019

Né à Ughelli, au Nigeria, en 1966, Ben Ibebe a étudié à l'Université de Port Harcourt et est maintenant un artiste d'atelier. Ses œuvres d'art, écrit-il, s'inspirent de la façon dont les gens ordinaires « réagissent aux forces sociales, politiques et économiques dans leur vie quotidienne » Ben Ibebe vit à Kaduna, au nord du Nigeria. ➤



La Charrue

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

Hiver 2020, numéro 5

Lettre du rédacteur	Peter Mommsen	3
Nos lecteurs répondent		6
Famille et amis	Chris Hoke et éditeurs	10
Dossier : Les villes		
Dans la vallée des citrons	Jose Corpas	11
Redessiner la carte de Belfast	Jenny McCartney	14
Captivés par la première Église	Tobias Jones	25
En haut de la colline	Adriano Cirino	30
Ville d'os, ville de grâces	Joseph Bottum	41
Lecture : La cité pèlerine	Saint Augustin d'Hippone	47
Petits actes de grâce	Brandon McGinley	48
Avis et Profil		
Lecture : La conscience et sa restauration	Eberhard Arnold	53
Précurseurs : Madeleine Delbrêl	Jason Landsel	56

Artistes : Gail Brodholt, Michelangelo Buonarroti, Ben Ibebe, Chota, Joseph Monticelli, Erin Hanson, Gertrude Hermes, Valentino Belloni, Tony Taj, Aristarkh Lentulov

WWW.EDITIONSCHARRUE.COM

Connaître la communauté qui édite *La Charrue*



Le trimestriel *La Charrue* est publié par le Bruderhof, une communauté internationale composée de familles et de célibataires qui cherchent à suivre ensemble Jésus. Les membres du Bruderhof s'engagent radicalement à devenir disciples de Jésus dans l'esprit du Sermon sur la Montagne. Inspirés par l'exemple de l'Église primitive de Jérusalem (Actes 2 et 4), ils renoncent à la propriété privée et mettent tout en commun pour vivre dans le refus de la violence, la justice et le service du prochain, de près ou de loin. La communauté regroupe des personnes issues d'origines diverses. Le Bruderhof comprend vingt-trois implantations, rurales ou urbaines, aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Australie, en Corée du Sud et au Paraguay, pour un total d'environ 2 900 personnes.

Pour en savoir plus ou pour organiser une visite, veuillez consulter le site des communautés du Bruderhof : www.bruderhof.com/fr. ➔

La Charrue présente des histoires, des idées et une culture de manière originale pour inspirer la foi et les actions quotidiennes. Nous partons de la conviction que les enseignements et l'exemple de Jésus peuvent transformer et renouveler notre monde, et cherchons à les appliquer à tous les aspects de la vie, essayant de trouver un terrain d'entente avec tous les hommes de bonne volonté, indépendamment de leurs croyances. Le but de *La Charrue* est de construire un réseau vivant de lecteurs, de collaborateurs et de pratiquants afin que, pour reprendre Hébreux, nous puissions « nous encourager les uns les autres vers l'amour et les bonnes actions ».

La Charrue inclut des contributions que nous croyons dignes d'intérêt pour nos lecteurs, que nous soyons ou non entièrement d'accord avec eux. Les opinions exprimées par les contributeurs leur appartiennent et ne reflètent pas nécessairement la position éditoriale de *Plough* ou des communautés du Bruderhof.

Éditeur : Peter Mommsen. Éditeurs principaux : Veery Huleatt, Sam Hine. Rédacteur en chef : Caitrin Keiper. Directeur de la rédaction : Shana Goodwin. Rédacteurs en chef adjoints : Susannah Black, Maureen Swinger, Ian Barth. Éditions internationales : Daniel Hug (allemand), Chungyon Won (coréen), Allen Page (français).

Concepteurs : Rosalind Stevenson, Miriam Burleson. Directeur de création : Clare Stober. Réviseurs de copie : Wilma Mommsen, Mary Catherine Ausman. Contrôle des faits : Emmy Barth Maendel. Directeur Marketing : Trevor Wisner.

Éditeur fondateur : Eberhard Arnold (1883-1935).

La Charrue, N° 5 : À la recherche d'une cité, extrait traduit de la publication *Plough Quarterly* No. 23 : *In Search of a City*, © 2019 par *Plough Publishing House*. Tous droits réservés.

Publié par *Plough Publishing House*, ISBN : 978-0-87486-342-0
Copyright © 2020 par *Plough Publishing House*. Tous droits réservés.

Première de couverture : *London Calling* par Gail Brodholt ; illustration utilisée avec la permission. Quatrième de couverture : Aristarkh Lentulov, *Porte avec une tour : Le nouveau Jérusalem*, illustration de Wikiart (Domaine public). Deuxième de couverture : Ben Ibebe, *Urban Series (Neighbourhood)*, illustration utilisée avec la permission.

Siège Principal

PO Box 398
Walden, NY 12586 USA
+1 845 572 3455
info@plough.com

Royaume-Uni

Brightling Road
Robertsbridge TN32 5DR
+44 (0)1580 883 344
charrue@ccimail.co.uk

Allemagne

Talweg 18 / Grafe Haus
07639 Bad Klosterlausnitz
+49 (0)3 6601 922 5431
holzland@bruderhof.com

Australie

4188 Gwydir Highway
Elsmore NSW 2360
+61 (0)2 6723 2213
info.aus@plough.com



À la recherche d'une ville

PETER MOMMSEN

Cher Lecteur, Chère Lectrice,

CELA PEUT SEMBLER UNE MAUVAISE idée pour un magazine portant le nom d'un outil agricole de faire paraître un numéro sur les villes. Surtout si ce magazine est publié par une communauté anabaptiste qui est née d'un mouvement de retour à la terre et qui a encore l'odeur du champ de foin et du boisé. Pourquoi ne pas t'en tenir à ce que tu sais faire ? Pourquoi sauter des voies ?

Parce que l'avenir de l'humanité, de toute évidence, est urbain. C'est un conte bien connu, mais les chiffres sont encore stupéfiants : En 1800, seulement 7 pour cent de la population mondiale vivait dans les villes. En 1900, ce chiffre était de 16

pour cent, aujourd'hui il est de 55 pour cent, et d'ici 2050, il devrait atteindre 68 pour cent, avec un tiers de la croissance se produisant en Inde, en Chine et au Nigeria seulement, selon un rapport des Nations Unies de 2018. Chaque semaine, trois millions de personnes quittent la campagne pour les villes. L'urbanisation est sans doute le plus grand changement d'habitat que notre espèce ait jamais subi. Ça nous changera forcément.

Pour quiconque se soucie du bien commun de l'humanité, les villes doivent donc avoir de l'importance. Cela vaut d'autant plus pour les chrétiens, qui sont appelés non seulement à aimer leur prochain

Michelangelo Buonarroti,
Étude de Porto San Gallo, 1525

comme eux-mêmes, mais à « aller dans le monde entier » (Mc 16:15). De plus en plus, ce monde est composé de villes.

Un monde urbain exige un christianisme urbain. Des pasteurs comme Tim Keller de l'église presbytérienne Redeemer de New York City ou Les Isaac de Street Pastors à Londres ont trouvé de nouvelles façons de construire la communauté ecclésiale dans un environnement urbain, combinant foi orthodoxe et ouverture d'esprit. Le Bruderhof, lui aussi, malgré ses origines agraires, a démarré une douzaine de communautés urbaines depuis 2003, avec des maisons à Peckham, Londres ; Harlem, New York ; Saint-Petersbourg, Floride ; Asunción, au Paraguay ; et Brisbane, en Australie. D'autres branches de l'Église universelle peuvent citer divers exemples d'édification d'une telle communauté urbaine.

L'enthousiasme pour la ville est particulièrement fort chez les jeunes chrétiens évangéliques, un groupe qui vient encore principalement du centre et de la banlieue. Une génération précédente d'évangéliques a été enthousiasmée par le défi de la mission en Asie ou en Afrique ; aujourd'hui, l'aventure est dans l'implantation urbaine des églises. Les livres sur la théologie de la ville abondent, portant des titres comme *The Urban Christian* et regorgeant d'arguments scripturaires soutenant une option préférentielle pour la ville. Ils ont popularisé un nouvel ensemble de termes tels que « mission incarnationale » – l'idée qu'être simplement présent en tant que chrétien dans un quartier urbain, « sans programme », peut servir de témoignage à l'amour du Christ.

Il n'est pas surprenant que de telles tentatives n'atteignent pas toujours la cible, pas plus que les missions du siècle dernier. Les planteurs d'églises sérieux peuvent permettre à leurs bonnes intentions de dépasser leur conscience de soi. Un résident de

longue date d'un quartier minoritaire m'a parlé d'un groupe de jeunes blancs dans la vingtaine de la classe moyenne qui discernait un appel à s'installer pour pratiquer un « ministère de présence ». « En fait, dit-il, Jésus a toujours été présent ici, bien avant leur arrivée. » Il appréciait le désir des nouveaux

arrivants d'être des disciples radicaux, mais il pensait qu'ils finiraient par voir qu'ils étaient moins susceptibles de catalyser la mission que de la recevoir.

La ville moderne est une concentration électrisante de créativité, d'énergie et de dynamisme culturel. Et c'est encore le « chaudron des amours impures » que saint Augustin a découvert à Carthage il y a un millénaire et demi. C'est l'endroit où les cruautés de Mammon, l'orgueil du pouvoir et les perversions de la luxure se manifestent le plus

grossièrement. C'est pourquoi même Keller met en garde les chrétiens contre les dangers d'« aimer la ville » : faites attention à ce que vous aimez. Comme l'a dit le poète William Blake, en 1794, en parcourant Londres :

J'erre dans toutes les rues de la ville,
Près de l'endroit où la Tamise affrétée coule.
Et marque sur chaque visage que je rencontre
Des marques de faiblesse, des marques de
malheur. . . .

Comme les Ramoneurs pleurent
Toutes les Églises noires se consternent,
Et les malheureux Soldats soupirent
Il coule dans le sang le long des murs du Palais

Mais j'entends plutôt à minuit dans les rues
Comment les jeunes Prostituées maudissent
Souffle la larme du Nouveau-né
Et gâche avec des fléaux le corbillard du Mariage

Exploitation sexuelle, militarisme insensible, fausse religion, avidité légalisée : en ville, Blake diagnostique les symptômes du démon.

La ville est avant tout le lieu où l'homme accomplit le mandat originel de Dieu de créer la culture et la communauté.

Mais la laideur n'est pas le seul visage de la ville. C'est dans la ville, et non dans le pays, que Platon a écrit ses dialogues, Dante *La Comédie Divine*, et Shakespeare son *Lear*. Dans la ville, Bach composa *La passion selon Saint Matthieu*, Haendel *Le Messie* et Coltrane *A Love Supreme*. La ville est le lieu de la cathédrale de Chartres et de la Hagia Sophia, de la Médina de Marrakech et du Parc Central à New York. C'est avant tout le lieu où l'homme accomplit le mandat originel de Dieu de créer la culture et la communauté (Gn 1 : 28).

Pour l'Église chrétienne en particulier, la ville a donné naissance à des mouvements remarquables de renaissance et de renouveau. Aux États-Unis, il s'agit notamment du mouvement de développement communautaire chrétien lancé par les pionniers des droits civiques John et Vera Mae Perkins, sur la base des « trois R » : réinstallation, réconciliation et redistribution. La génération précédente a vu la fondation du mouvement Catholic worker par Dorothy Day et Peter Maurin. Avant eux, il y avait des maisons comme Hull House à Chicago et Kingsley Hall à Londres, ainsi que les coopératives de Toyohiko Kagawa dans les bidonvilles de Tokyo et l'Armée de Salut de William et Catherine Booth. L'histoire s'étend encore plus tôt jusqu'au XIII^e siècle, jusqu'aux maisons pour les pauvres établies par les Béguines et les Mendiants dans les Pays-Bas et par sainte Elisabeth de Hongrie en Europe centrale.



Cela remonte à la naissance de l'Église elle-même : comme l'ont montré des savants comme Wayne Meeks et Alan Kreider, le christianisme primitif était largement un mouvement urbain.

C'est dans cet esprit que nous avons rassemblé ce numéro de *La Charrue*. Quelques faits saillants : Brandon McGinley décrit comment quelques

familles sont devenues plus intentionnelles au sujet de la communauté dans un quartier de Pittsburgh (page 48). Jenny McCartney parle du travail acharné pour la réconciliation dans sa ville natale de Belfast (page 14), tandis que Jose Corpas raconte la lutte d'une femme pour fonder des écoles dans un barrio du Guatemala (page 11).

Enfin, l'histoire des Écritures culmine non pas dans un retour au paradis vert d'Éden, mais dans une ville : la

Nouvelle Jérusalem. C'est une ville qui sera à la fois un temple et un jardin, sur lequel dominera l'Arbre de Vie (Ap 22). C'est une ville où, puisque les épées doivent être transformées en socs de charrue, les outils agricoles ne seront pas hors de propos.

Mes vœux les plus chaleureux,

Peter Mommsen

Éditeur

Traduit de l'anglais par Allen Page

Michelangelo Buonarroti,
Plan une église,
ca. 1560

Nos lecteurs répondent

« Aime et fais ce que tu veux »

Sur « *La vocation non choisie* », automne 2019 : En tant que prêtre catholique, je suis reconnaissant à Will Willimon pour sa tentative d'aborder dans cet article l'approche moderne de la foi en tant que moyen d'épanouissement personnel. Willimon déclare : « les chrétiens affirment la conviction antiaméricaine que nos vies sont moins intéressantes que le Dieu qui nous assigne ». Notre attention à Dieu doit guider tous nos choix et pas seulement ceux que nous nommons « éthiques ». Dieu a pleinement pris notre condition humaine et nous appelle à entrer pleinement dans Sa vie. Cela va à l'encontre du diktat moderne selon lequel nous n'appartenons qu'à nous-mêmes, que nous nous sommes créés nous-mêmes.

Il est vrai que la vocation est l'appel de Dieu, et non « notre paquet de besoins et de désirs ». J'hésite cependant à exclure totalement les désirs et les talents dans la décision vocationnelle. Ils font eux-mêmes partie des dons que Dieu nous fait ; ils sont eux-mêmes la conséquence de ce que Dieu fait en nous.

Comme le dit Augustin, chacun est attiré par sa propre joie et dans les *Confessions*, Augustin prend conscience, entre autres choses, que ces joies elles-mêmes sont façonnées et modifiées par Dieu. Le problème de l'idée moderne de vocation n'est pas seulement sa subjectivité, sa recherche par l'introspection de « ce que je désire vraiment » et qui pourrait nous combler, mais aussi une réticence à admettre à quel point nous sommes des êtres changeants et que nos désirs changent aussi. En fin de compte, le problème est de savoir lesquels de nos désirs sont bons et lesquels sont une invitation à courir après le vent.

La même dynamique s'applique à toutes les questions d'éthique. La modernité considère l'accomplissement du désir comme l'objectif final de la vie humaine. Les humains devraient être libres de satisfaire ces désirs, à la condition qu'ils n'empêchent pas autrui à faire de même et qu'ils ne causent pas de préjudice. Nous sommes des unités individuelles, à

proximité parfois les unes des autres ; nous sommes libres dans la mesure où nous pouvons nous déplacer sans nous heurter de manière répréhensible avec d'autres unités similaires.

Mais la réalité est bien différente. Nous n'adhérons pas à cette vision de l'humanité, car nous reconnaissons la souveraineté de Dieu sur nos désirs mêmes, et nous n'approuvons ces désirs que dans la mesure où ils s'intègrent à notre relation à Dieu et avec les autres. Nous sommes membres de sociétés naturelles telles que la famille ou les entités politiques, avec l'amour et les obligations qui s'y rapportent, et c'est relativement à cette appartenance que Dieu agit envers nous. Il s'occupe aussi de nous, en tant que personnes appelées à jouer un rôle dans la construction d'une autre société, l'église, le corps du Christ – et c'est en définitive à cette église qu'incombe la tâche de discerner la place de chacun dans cette grande œuvre.

Selon St Augustin, une action n'est bonne ou mauvaise qu'en fonction de l'intention qui l'anime : l'amour ou la haine. « Aime et fais ce que tu veux » n'est rien d'autre que cela. Mais nous êtres humains, avons l'extrême habileté à nous duper nous-mêmes et nous convaincre à tort que telle ou telle action est vraiment faite par amour. L'amour qu'Augustin avait à l'esprit n'est pas notre accomplissement propre, mais notre pleine participation à un Amour qui nous est antérieur et supérieur : l'Amour de Dieu pour nous, manifesté en envoyant son Fils dans le monde pour que nous ayons la vie, Dieu qui nous aime malgré ce que nous avons de mal aimable pour que nous puissions aimer.

*Père Robert Krishna OP, Aumônier,
Monash University, Melbourne, Australie*

Une vision de l'intérieur

Sur « *Icône et miroir* » de Pola Rader, automne 2019 : Parmi les articles, par ailleurs excellents, de ce numéro, le « Portfolio » intitulé « Icône et miroir – un photoreportage sur les femmes de Voronej, en Russie » fait tache. J'écris en tant que chargé de relations au sein de l'Église orthodoxe russe (ERO), me rendant régulièrement en Russie, y compris à Voronej

Vos courriers à la rédaction sont les bienvenus. Par souci de clarté et de concision, les lettres ainsi que les commentaires sur le web sont susceptibles d'être modifiés, et peuvent être publiés sur tout support. Merci de bien vouloir envoyer vos courriers à charrue@ccimail.co.uk, en mentionnant votre nom et adresse. Traduit de l'anglais par Pierre Kehoe.

où j'y ai des contacts dans les milieux religieux.

On peut faire croire ce qu'on veut avec quelques photos bien prises. En russe, on appelle ce procédé un village Potemkine, du nom des faux villages construits pour plaire à l'impératrice qui les traversait. Je crains que le texte et les photos de « Icône et miroir » ne constituent un tel village.

L'article pose la question suivante : « Les femmes orthodoxes modernes peuvent-elles se faire entendre dans l'Église aujourd'hui » ? Quoi que ces femmes aient pu dire à votre journaliste, ma réponse est non. Certes, elles pourront travailler comme aide-comptable ou diriger des services sociaux car beaucoup des travaux plus rebutants leur incombent. Mais la prise de décision officielle au sein du COR reste une prérogative exclusivement masculine. C'est probablement l'une des raisons principales pour lesquelles l'Église russe perd actuellement rapidement de son pouvoir d'attraction parmi les classes les plus instruites et « modernes », et en particulier parmi les femmes. Ceux qui ne sont pas liés au système, comme le sont les épouses des prêtres figurant dans l'article, mutent vers la périphérie.

Oui, les femmes russes peuvent être extraordinaires et fortes, et, là où les hommes ont échoué, elles les ont remplacés dans des situations critiques – guerre, alcoolisme – pour assurer la continuité de la famille et de la société. Mais ces femmes ne puisent-elles pas plutôt leur force d'une conception ancestrale russe de la féminité que de leur foi orthodoxe ?

Après avoir pris connaissance de l'article, mon correspondant à Voronej m'a cité le dicton russe : « Ne vous attendez pas à voir l'intérieur des manteaux des gens à la première visite. » De toute évidence, il s'agissait là d'une première visite.

Michael Lomax, Bruxelles

Pola Rader répond : « Les femmes orthodoxes modernes peuvent-elles se faire entendre dans l'église aujourd'hui » ? Cette question me touche profondément. Toutefois, je ne me suis aucunement laissé aller à une réponse simpliste dans ce photoreportage. Si cela avait le cas, il n'aurait présenté aucun intérêt.

Mon but était d'apporter aux lecteurs des éléments de réflexion et je suis contente de voir que

M. Lomax n'est pas resté indifférent. Je n'occulte pas dans mon photoreportage ce qui fait la base de sa critique. La question est loin d'être simple. Cependant, je réfute l'allégation que l'article soit le fruit d'une première impression. Je n'ai pas traversé Voronej comme un village Potemkine. J'ai passé beaucoup de temps à Voronej dans mon enfance et mon adolescence ; j'y suis retournée pour mon reportage riche de cette expérience. Et je suis moi-même une femme orthodoxe moderne.

Les visions de l'extérieur sont souvent très superficielles, même si je ne dis pas qu'elles soient nécessairement fausses. Mais il était important pour moi de saisir et partager une vision de l'intérieur, et à travers mon photoreportage, de montrer le visage de la femme orthodoxe moderne et de faire entendre sa voix.

Un héritage commun

Dans La Charrue trimestriel no. 3, « Au-delà du Capitalisme », été 2019 : J'ai apprécié chaque article de ce numéro, du réquisitoire contre le capitalisme par Hart jusqu'à la déconnexion des réseaux par Boyle.

Le défi est de faire correspondre ces points de vue avec le constat que le capitalisme de marché est le moyen choisi par Dieu de bénir matériellement hommes et femmes. On sait ce qu'ont donné d'autres systèmes dans l'histoire ancienne et contemporaine. Sans les marchés développés, la vie de la plupart d'entre nous serait courte et brutale. L'expérimentation d'autres systèmes comme décrits par John Rhodes, y compris les Community Playthings du Bruderhof, ne peut se faire que grâce au capitalisme de marché prospère entourant ces systèmes.

Un point de convergence se trouve peut être dans l'affirmation de David Bentley Hart selon laquelle « quoi que puisse être le capitalisme, c'est d'abord et avant tout un système destiné à produire autant de richesse privée que possible en dilapidant autant qu'il est possible la richesse de la création c'est-à-dire l'héritage commun de l'humanité ». Hart rejoint l'article de Brandon Terry sur Martin Luther King Jr : « En 1967, King a exigé que nous posions la question : qui possède le pétrole ? Qui possède le minerai de fer ? » Chacun de ces points signifie que

Nos lecteurs répondent (SUITE)

nous possédons un héritage commun, transmis par Dieu, pour bénir tous les membres d'une société. Les faits nous montrent que cette bénédiction grandit dans une activité partagée, coordonnée le plus efficacement par les marchés et, à grande échelle, par le capitalisme.

L'héritage commun conduit à la réflexion sur le bien commun – avec la supervision nécessaire d'une gouvernance vertueuse. Je suis persuadé que les contributeurs de *La Charrue* pourraient nous montrer des chemins d'exploration de nouveaux systèmes de gouvernance.

*Larry A. Smith, Président,
ScholarLeaders International*

Je lis l'édition allemande de *La Charrue* [*Pflug Magazin*] depuis de nombreuses années. Son nouveau format a accru l'efficacité de sa diffusion ; les contributions sont devenues plus exhaustives et plus utiles. Le dernier numéro a suscité en moi un réel enthousiasme ; l'Europe est actuellement le forum de discussions animées sur les valeurs. Le capitalisme mondialisé et les principes libéraux de l'économie de marché créent des conditions de vie inacceptables pour les gens ordinaires. Mais les alternatives écologistes et de gauche qui nous sont proposées semblent souvent inadaptées, surtout chez nous, en Allemagne de l'Est, une région ayant enduré quarante ans d'expérimentation socialiste.

Je n'appartiens malheureusement pas à une communauté chrétienne comme le Bruderhof. Je suis donc, dans un sens, comme le jeune homme de Matthieu 19, piégé par le matérialisme et lié par des obligations familiales – mais qui espère encore en la grâce de Dieu telle qu'annoncée au verset 26. Une vie chrétienne au-delà du capitalisme et du socialisme est également possible dans une église vivante ou une assemblée équilibrée de foyers guidés par la Parole de Dieu. Comme l'a écrit Peter Mommsen dans l'éditorial : « Tandis qu'une nouvelle génération pose des questions essentielles sur la justice, la solidarité et le bonheur, nous, chrétiens, ne devons pas oublier que nous avons accès aux réponses depuis toujours. »

Steffen Grahnert, Dresden, Allemagne

Bien qu'appréciant les défis présentés par *La Charrue*, j'ai été perturbé par la dernière édition « Au-delà du capitalisme ? » Non pas tant par les dangers évidents du capitalisme, mais par le fait que seule une approche communautaire, comme celle du Bruderhof, puisse être une vraie réponse à l'argent et à la propriété.

Mes contacts antérieurs avec vos communautés au nord de la Nouvelle-Galles-du-Sud ont été très enrichissants, mais le ton général du dernier numéro est discordant. Il y a des millions de croyants qui, étant d'accord sur les dangers de l'argent, de la propriété et du capitalisme, cherchent véritablement à utiliser leurs possessions pour la gloire de Dieu et le bien d'autrui.

L'Écriture a d'autres choses plus positives à dire sur la propriété privée. Nous n'avons pas besoin de nous dépouiller de nos biens pour être disciples. Réfléchissez à Actes 5 : 4, au 8e Commandement qui légitime la propriété privée, à la parole de notre Seigneur en Actes 20 : 35, et le témoignage des croyants qui avaient des maisons assez grandes pour que les églises puissent se réunir et suffisamment de richesse pour soutenir les nécessiteux de l'église. Il est vrai que le jeune homme riche s'est éloigné de Jésus parce qu'il ne voulait pas se séparer de l'argent qu'il aimait, mais, dans le chapitre suivant, notre Seigneur félicite Zachée même s'il ne décide de faire don que d'une partie de sa richesse.

Le diagnostic de Jésus sur la condition humaine est beaucoup plus radical que ne le suggèrent vos articles (Lc 12 : 13–21). La cupidité est l'écueil de tous, riches ou pauvres, et ne peut être traitée que par une véritable conversion du cœur. L'eschatologie surréelle proposée par David Bentley Hart ne rend pas compte du péché par lequel le communisme et le capitalisme ne parviennent pas à assurer parfaitement l'égalité, la justice et la générosité dont les croyants n'attendent la pleine réalisation qu'au retour de Jésus. D'où les exhortations à renoncer à la cupidité et à l'amour de l'argent (Col 3 : 5 ; 1 Tm 6 : 9–10) et à utiliser l'argent et les biens qui nous ont été confiés avec une générosité radicale à la manière du Christ (2 Co 8 : 1–9, 1 Tm 6 : 17–19). Ceux-ci peuvent nous permettre de répondre aux besoins des autres (Ga 6 : 9–10), de nous

sauver de la cupidité, et de nous prouver que nous sommes le sel qui sauve les systèmes humains du banditisme (Mt 5 : 13-16).

Le problème, si bien présenté, exige des disciples une réponse sérieuse, attrayante et cohérente avec l'éventail complet des exemples et des attentes bibliques. Qu'ils soient recherchés en communauté ou dans le monde, tous deux exigent un respect mutuel et une lecture équilibrée des Écritures.

Peter Brain, Perth, Australia

Peter Mommsen répond : Je remercie Peter Brain pour sa franchise dans sa lettre concernant notre numéro « Au-delà du capitalisme ? ». Je suis heureux de pouvoir le rassurer en lui affirmant que *La Charrue* n'a pas la conviction d'avoir trouvé dans les Bruderhof la seule « réponse authentique à l'argent et aux biens ». Ce serait absurde ; l'église du Christ est, Dieu merci, bien plus grande que cela. Comme je l'écris dans mon éditorial, l'Église a suscité, au cours des deux derniers millénaires, l'éclosion d'une grande variété de mouvements pratiquant le partage économique inspiré par le Nouveau Testament, nombre d'entre eux étant très différents de ma propre communauté. La multitude de traditions qui s'expriment dans les pages de *La Charrue* est le reflet de cette diversité.

Laissons de côté un instant ce qui fait la spécificité du Bruderhof, un mouvement parmi d'autres dans l'histoire de l'Église. La question demeure : y a-t-il une « véritable réponse [chrétienne] à l'argent et à la propriété » qui ne soit pas d'une manière ou d'une autre communautaire ? Le Nouveau Testament n'est pas aussi complaisant envers la propriété privée qu'on le suppose souvent. Les écrits des apôtres, et surtout les paroles du Christ dans les évangiles, ne disent pratiquement rien sur le droit à la propriété privée et en disent au contraire beaucoup sur l'abandon des richesses et le partage des biens dans l'amour fraternel. Comme le résume le spécialiste d'études bibliques Richard Hays : « Bien que les mandats spécifiques et les formes d'expression puissent varier, les témoins du



Jeune fan :
une photo
envoyée par
un lecteur
de l'édition
anglaise de
La Charrue

Nouveau Testament s'expriment d'une seule voix : l'accumulation des richesses est contraire au service du royaume de Dieu, et les disciples de Jésus sont appelés à minima à partager généreusement leurs biens avec ceux qui sont dans le besoin, voire même à tout donner afin de le suivre plus librement. . . . Pour que l'Église soit attentive au défi du Nouveau Testament sur la question des possessions, il faudrait, ni plus ni moins, une nouvelle Réforme » (*La vision morale du Nouveau Testament*, 467-468).

Il serait présomptueux de prescrire telle ou telle forme de partage des biens et Brain a tout à fait raison de dire que nous ne devons pas aller au-delà des Écritures. Pourtant, le danger le plus courant n'est-il pas d'esquiver la question ? En fin de compte, chaque personne voulant être Son disciple doit réfléchir en profondeur à la manière de vivre l'appel déroutant et sans réserve du Maître (Lc 14 : 33) : « Ainsi donc, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. »

Bravo !

Merci pour la qualité tant dans le choix et le fond de vos articles que dans leur présentation. . . . Que Dieu vous encourage et vous bénisse chacun(e).

Hélène Meslay, France

Traduit de l'anglais par Pierre Kehoe.

Trafiquer en résurrection

Chris Hoke

Lorsque notre petit groupe d'aumôniers de prison au nord de Seattle a envisagé de lancer une entreprise de torréfaction de café en vue de soutenir les membres de gangs incarcérés qui rentraient dans la société, le premier homme qui voulait entrer était un grand tatoué, ancien suprématiste blanc.

Sa dépendance avant la prison l'avait mené au métier de cuisinier de méthamphétamine. Il a haussé les épaules pour faire rôtir le café, ce qui ne pouvait pas être plus compliqué. On s'est alors dit, *des compétences transférables ?*

Dès lors, c'est notre passion chez Underground Coffee.

Emmenez la femme qui a obtenu son diplôme d'un centre chrétien de désintoxication à la maison et qui nous a ensuite approchés pour un emploi. Elle n'avait pas de bons antécédents professionnels papier et a avoué avoir été trafiquante de drogue de niveau intermédiaire dans notre région. Désormais, deux ans après avoir travaillé avec nous, elle gère les comptes et la comptabilité de Fidalgo Coffee Roasters, la plus grande société exploitant Underground Coffee. Elle est douée pour les chiffres. Elle a fermé tous les comptes ouverts en une semaine.

Un autre homme couvert de tatouages de gangs avait l'habitude de conduire partout dans notre vallée pour arnaquer des médecins en obtenant des pilules. À Underground Coffee, il effectue son retour dans la société avec sa famille en tant que livreur en camionnette, sillonnant trois comtés chaque jour et rencontrant de charmants propriétaires d'épicerie et de cafés. Chaque conversation lui permet la plupart du temps d'accroître les ventes.

Il s'agit plutôt de donner à ceux qui ont des condamnations criminelles une chance charitable d'obtenir un emploi. Nous avons constaté que ceux qui sortent de la clandestinité de notre société en matière de trafic de drogue et de toxicomanie possèdent d'innombrables compétences transférables qui peuvent transformer nos entreprises.

Underground Coffee, fruit désormais d'un

partenariat entre Underground Ministries et Fidalgo Coffee Roasters, crée une culture qui célèbre l'emploi comme une clé pour interrompre la récidive et un signe de résurrection.

Comment pouvez-vous nous soutenir ? Les églises et les bureaux consomment énormément de café.

Certains pourraient appeler ça une dépendance. Nous voulons être votre distributeur.

Choisissez-nous.

Pour en savoir plus, visitez fidalgocoffee.com/pages/underground



Ordres de grandeur

Sœur Andrea et Sœur Roseann sont un ordre de deux. Mais la vitalité des Sœurs de l'Évangile de la vie à Glasgow compense leur petit nombre. Les deux femmes ont trouvé leur vocation en s'occupant des besoins des femmes ayant des grossesses inattendues qui veulent une alternative à l'avortement. Depuis 2000, les deux moniales vivent en pleine communauté chrétienne, partagent une vie de prière et dirigent un centre qui offre des conseils et un soutien pratique à ces femmes.

Bien que plusieurs autres aient envisagé une vocation avec cet ordre, les sœurs attendent toujours quelqu'un pour les rejoindre. Cela ne les a pas découragées, disent-elles. Alors qu'elles continuent à plaider pour les femmes, à travailler en réseau avec d'autres qui font un travail similaire et à témoigner de la possibilité d'une communauté chrétienne radicale, elles se souviennent de la promesse de Jésus : « Là où deux ou trois personnes sont réunies en mon nom, je suis là parmi elles. » ➤

Traduit de l'anglais par Allen Page



Dans la vallée des citrons

JOSE CORPAS

LORSQUE TITA EVERTSZ pénétra pour la première fois à La Limonada en 1994, c'était l'un des bidonvilles les plus dangereux de Guatemala City, une ville ayant elle-même l'un des taux d'homicides les plus élevés d'Amérique latine. Bien que le quartier de la Limonada comptait plus de soixante mille habitants et qu'il soit situé au pied du bâtiment de la Cour suprême, la police ne s'y aventurait guère. En y mettant les pieds pour la première fois, Tita n'avait pas conscience de ce dans quoi elle s'embarquait. Et pourtant, vingt-cinq ans plus tard, Tita est toujours là.

Quand ma grand-mère était jeune, La Limonada était quasi inhabitée. C'était un ravin couvert de feuillages, d'environ un mile de long sur un

demi-mile de large au milieu duquel serpentait un ruisseau. Quand j'étais enfant et que je rendais visite à ma grand-mère à Guatemala, elle me racontait des histoires sur cette vallée remplie de citronniers. Elle me disait que les citrons étaient en si grand nombre, qu'au petit matin ou en fin de soirée, une fois le soleil devenu orange foncé, il suffisait de se tenir debout sur le sol humide du ravin, d'ouvrir la bouche avec la rosée à hauteur des yeux et sentir des gouttes de limonade sur sa langue.

Quand j'en ai parlé à Tita, une femme d'apparence délicate avec un visage où prédomine un large sourire, elle a éclaté de rire. « Les plantations d'agrumes ont disparu depuis longtemps. Mais le nom est toujours mérité car les gens qui vivent ici

L'Académie de Limón aux murs verts a été fondée par Tita Evertsz à La Limonada, Ciudad de Guatemala.

Jose Corpas a écrit deux livres sur l'histoire de la boxe et a été publié par ESPN, Narratively, et l'Acentos Review.



Tita Evertsz

sont durs comme des citrons », dit-elle. Et elle sourit en serrant le poing.

Le ravin autrefois luxuriant est maintenant couvert de baraques en parpaings, leurs toits de tôle maintenus par d'autres parpaings ou de la ferraille. Le ruisseau est toujours là mais il est de couleur chocolat, mélangé à des déchets et des eaux usées provenant d'autres quartiers.

Le premier afflux de squatters a utilisé La limonada pour se cacher, l'alternative étant de finir dans une tombe. Il s'agissait de réfugiés de la répression de 1954, après le renversement, coordonné par la CIA, du président guatémaltèque Jacobo Árbenz, un dirigeant aux tendances socialistes démocratiquement élu. Suivirent plus de trente ans de terreur initiée par le gouvernement avec plus de deux cent-mille morts ou disparus. Ceux qui se sont réfugiés à La Limonada ont construit des cabanes et utilisé l'eau de pluie pour se baigner, cuisiner et boire. Bien que le nombre de colons ait rapidement atteint des milliers, ils étaient considérés comme des sans-abri et ne figuraient pas dans les recensements gouvernementaux. Depuis, plusieurs générations de résidents du quartier ont subsisté en occupant des emplois subalternes, en organisant de petites escroqueries ou en mendiant. Ce n'est pas un endroit où les foyers conjugaux durent longtemps ; ce qui prend leur

place, c'est la vie de gang.

Se tenir au bord du ravin de la Limonada, c'est comme regarder dans un cratère de rêves abattus – « le cimetière des vivants », comme l'a appelé le journaliste José Alejandro Adamuz Hortelano. Mais Tita Evertsz ne le voit pas comme ça. « Quand je m'assieds en haut de la Limonada, tout ce que je ressens, c'est l'espoir. »

EN 1994, avant son arrivée à La Limonada, Tita faisait du bénévolat dans un hôpital général voisin lorsqu'une mère et sa fille de dix ans arrivèrent aux urgences avec des brûlures sur une grande partie du corps ; celui qui les avait transformées en torches humaines était le mari. Tita passa des journées entières aux côtés de l'enfant. C'est à ce moment là qu'elle eut sa révélation : « Plutôt que de rester à l'embouchure de la rivière pour en récupérer des corps, j'ai décidé qu'il valait mieux en remonter le cours pour voir qui, ou quoi, les y jetait. »

Sans savoir ce qui l'attendait, Tita entra dans le ravin de la Limonada. Des maisons sans fenêtres bordaient des ruelles de quelques pieds de large seulement. Des cordes à linge sur lesquelles séchaient des T-shirts mouillés pendaient à quelques centimètres de sa tête.

Ce fut une période sombre, m'avoua Tita, mais grâce à laquelle elle trouva sa voie. Mère de quatre enfants, elle revint quelques jours après sa première visite, sa fille de quatre ans dans une poussette et un pot de riz et de haricots sous le bras. Elle distribua de la nourriture aux enfants affamés et aux mères célibataires. En marchant dans ces quartiers, au milieu des membres de gangs, des trafiquants et des toxicomanes, Tita reconnut quelque chose d'elle-même dans leurs visages : elle-même avait souffert des années durant d'une relation abusive et la tentation de la drogue ne lui était pas inconnue. Elle se mit à prier : « Seigneur, aide-moi à prévenir plutôt que guérir. »

Elle décida de porter son effort sur les enfants du quartier. Moins d'un an après son arrivée, elle fonda Vidas Plenas (Pleines vies), dont la mission, telle qu'elle est présentée sur le site web de l'association, est « d'apporter un soutien sur les plans physiques, éducatifs, sociaux, émotionnels et spirituels aux familles (enfants, adolescents et adultes) de La Limonada et des autres communautés dans le besoin ». Tita se heurta d'abord à la réticence de certains résidents, en particulier les trafiquants de drogue, qui voyaient en elle une menace sur leur influence. Il lui fallut plusieurs années avant de trouver un endroit adéquat pour l'école dont elle avait le projet. Sa persévérance porta ses fruits et, en l'an 2000, les premiers élèves franchirent les portes de l'école.

L'école s'appelle l'Académie de Limón, nommée d'après le fruit caractéristique du quartier. Depuis, trois autres écoles (une quatrième est en construction) ont été ajoutées et portent les noms de mandarine, orange et pamplemousse. Quatre-cents enfants environ fréquentent aujourd'hui ces écoles, animées par une quarantaine d'employés. Les écoles sont gratuites et ne reçoivent aucune aide gouvernementale ; leur but est de compléter l'enseignement public et servir de centres communautaires. La seule obligation pour les parents est d'assister à un cours mensuel sur l'art d'être parent durant lequel on leur apporte une aide psychologique et où on les informe sur les progrès de leur enfant. « Se

concentrer uniquement sur les enfants, c'est comme essayer de piloter un avion avec une seule aile », dit Tita. « Nous avons besoin de la deuxième aile en impliquant les parents. »

Une journée ordinaire dans ces écoles commence, pour les enfants de deux à douze ans, par le lavage des mains, la prise d'un complément vitaminé et d'un repas équilibré suivi du brossage des dents. Après une courte étude biblique, les enfants font leurs devoirs et pratiquent soit un sport soit une forme d'art appliqué.

Les écoles ne peuvent évidemment pas sauver tout le monde. Les élèves abandonnent régulièrement leurs études, du fait des circonstances ou du fait de tentations trop fortes. Même les plus motivés à rester au centre doivent résister à l'attrait d'une vie hors-la-loi. Amelia, par exemple, est issue d'une famille de voleurs, et c'est comme une compétence qu'on lui a transmise. Le vol est toujours son-gagne pain mais Amelia dit que, grâce à Tita, elle « vole moins maintenant ».

D'autres élèves ont des parcours couronnés de succès. Plusieurs anciens élèves ont poursuivi leurs études jusqu'au collège, profitant des bourses d'études offertes par Tita. Une ancienne élève, Abby, est maintenant enseignante dans l'une des écoles.

Si l'on se tient au bord du ravin, en regardant bien on pourra voir les bâtiments aux couleurs vives des écoles de Limón, Mandarina, Naranja et Toronja. On pourra voir fleurir des roses en pots sur les appuis des fenêtres et des ours en peluche fraîchement lavés accrochés aux lignes pour sécher à l'air. Ce dernier n'a certes pas le goût de limonade, mais il est plein d'espoir. ➤

Pour en savoir plus, visitez lemonadeinternational.org ou vidasplenas.org. Traduit de l'anglais par Pierre Kehoe.

« Quand je m'assieds en haut de la Limonada, tout ce que je ressens, c'est l'espoir. »



Dans une ville divisée par des murs de sécurité, James Moyna apprend à des écoliers à se lier d'amitié, par delà les frontières.

RE-DESSINER LA CARTE DE BELFAST

JENNY McCARTNEY

QUAND J'ÉTAIS ENFANT en Irlande du Nord, le sentiment de la présence de la violence imprégnait notre vie quotidienne. L'année 1981 commença dans un bain de sang : une républicaine-socialiste catholique, Bernadette McAliskey, fut la cible, avec son mari, d'une attaque à leur domicile perpétrée par des hommes armés loyalistes. En représailles, un homme âgé, un unioniste protestant, Sir Norman Stronge et son fils unique, ont été abattus par un groupe de l'Armée Républicaine Irlandaise (IRA) qui a complètement brûlé leur maison.

Ce printemps fut marqué par le début des grèves de la faim. Il s'en est résulté une radicalisation de l'Irlande nationaliste. Des prisonniers issus de l'IRA ont fait le serment de poursuivre jusqu'à la mort leur grève de la faim, à moins que le gouvernement

britannique n'accepte leur demande d'un statut politique en prison. Le premier homme à entamer cette grève de la faim fut Bobby Sands. Après un mois de jeûne, on l'a élu au Parlement comme membre du parti du Sinn Féin. Le mois suivant, il fut le premier des dix grévistes de la faim à mourir dans l'année. À Belfast, la nouvelle fut accompagnée d'émeutes.

J'étais alors en dernière année d'école primaire dans un quartier sud de Belfast. La plupart des enfants de mon école étaient protestants. Je ne me souviens pas qu'on y ait beaucoup parlé de politique, mais l'atmosphère angoissée s'infiltrait dans nos conversations. Un garçon inquiet disait que, dans les mois à venir, il serait sûrement plus sûr de ne pas se rendre dans le centre-ville. Il avait probablement entendu cela de ses parents, alertés par les récentes

Jenny McCartney est une journaliste et écrivaine née à Belfast. Elle vit à Londres. Son dernier roman, The Ghost Factory, a été publié en mars 2019.



Peinture murale républicaine à la mémoire de Bobby Sands, membre de l'IRA, prisonnier et gréviste de la faim, sur la Falls Road, à l'ouest de Belfast

attaques de l'IRA à la bombe incendiaire contre des magasins. Mais je me souviens avoir pensé que cela n'avait pas de sens. Comment voulez-vous ne pas pouvoir aller en ville ? Ma famille vivait à l'extérieur de Belfast mais mon père travaillait dans le centre-ville. Quand nous étions enfants, il nous faisait traverser la ville pour nous amener à l'école.

C'est à ce moment-là que, dans l'ouest de Belfast, un garçon catholique de sept ans nommé James Moyna fut entraîné dans les émeutes. Il était autant excité qu'effrayé. Un jour, alors que la police tirait avec des balles en plastique pour disperser la foule, il s'est écarté pour éviter qu'une balle ne l'atteigne, et elle a frappé une vieille dame à la cheville. Il s'est senti coupable de ne pas avoir été touché.

À cette époque, tout le monde en Irlande du Nord avait en tête ses cartes personnelles indiquant où l'on pouvait être en sécurité et où l'on risquait

d'être menacé. Le jeune Moyna, par exemple, ne se serait jamais aventuré au cœur du quartier protestant voisin de Shankill Road. Pour lui, les protestants étaient personnifiés par le belliqueux pasteur Ian Paisley, qui fustigeait le catholicisme à la télévision.

Mais ces cartes territoriales, même quand elles étaient soigneusement observées, ne protégeaient pas toujours les citoyens. Belfast était capable de chocs imprévisibles sur ses citoyens. Des gens pouvaient se retrouver involontairement trop près d'une voiture piégée destinée aux forces de sécurité, ou dans une gare routière, ou dans un pub au mauvais moment.

Et puis, il y avait cet instinct si profondément ancré du paramilitarisme, qui faisait sourdre un malaise si profond que même les endroits sûrs n'inspiraient plus la sécurité, psychologiquement

ou autrement. L'Ulster Volunteer Force (UVF) et l'Ulster Defence Association (UDA) ont assassiné des civils lors de fusillades en voiture perpétrées dans des rues et des maisons catholiques. Au début des années 1970, la mère et la grand-mère de Moyna avaient dû quitter leur maison en feu à trois reprises. L'IRA commettait souvent des assassinats ciblés en sonnant simplement à une porte et en tirant sur le chef de famille. Des voitures faisaient le tour de la ville en semant la mort. « Nous savons où vous vivez » ; cette phrase sonnait comme une menace sinistre au long de ce conflit. Elle signifiait que la carte du danger incluait le domicile.

EN CET ÉTÉ 1981, cependant, un événement s'est passé qui permit à James Moyna de redessiner sa carte. Il fut sélectionné par l'association caritative Euro-Children pour passer l'été avec une famille allemande. Le Père Robert Matthieu, un prêtre belge, avait imaginé ce programme pour permettre aux écoliers défavorisés de Belfast – principalement d'origine catholique – de bénéficier d'un peu de repos pendant ces troubles.

Moyna, débordant d'énergie, se trouva tout d'un coup placé dans un environnement très différent de sa maison familiale, mitoyenne, toujours pleine de monde. Il s'est retrouvé chez la famille Heinz : chez Heino, Gabi et leurs deux jeunes fils, qui avaient pratiquement son âge.

C'était déconcertant, se souvient Moyna : « Il n'y avait ni police ni armée dans la rue. La famille était riche et vivait dans un grand espace, avec plusieurs salles de bain. À la maison, nous devons payer nos voisins pour pouvoir utiliser leur baignoire, parce que nous n'en avions pas encore. » Là, il y avait des jeux, on pouvait pratiquer le tennis et l'équitation. Il y avait aussi une barrière linguistique – « ils ont immédiatement commencé à m'apprendre l'allemand » – et une vision du monde différente.

Avec sa valise, l'une des choses que Moyna avait amenées avec lui en Allemagne était sa vigoureuse aversion à l'encontre des protestants. Gabi Heinz lui expliqua que les protestants n'étaient pas forcément mauvais. Dans son empressement à le convaincre,

elle mentionna certains voisins et amis protestants qui étaient venus lui rendre visite ; il avait souvent joué avec leurs enfants. Moyna avait écouté très attentivement leurs noms. Le lendemain, il lançait un caillou dans la fenêtre de chaque famille qu'elle avait mentionnée.

Mais avec le temps, avec patience et générosité, les hôtes de Moyna ont ouvert sa propre fenêtre sur un monde plus vaste, devenu soudainement plus vivant. Loin de chez lui, il a commencé à comprendre ce que voulait dire le poète Louis MacNeice, originaire de Belfast, qui écrivait : « Le monde est plus fou / il n'est plus que ce que nous en pensons / il est incorrigiblement pluriel ». Été après été, Moyna est revenu. Il a même accompagné la famille Heinz dans ses voyages à travers d'autres régions d'Europe. « J'ai vu la vie à travers d'autres lunettes. »

De retour à Belfast, il y avait encore des raisons de rester prudent. Il se souvient d'un Vendredi-Saint en particulier : « J'ai dit à ma mère: "Qu'est-ce qu'il y a pour le thé?" Et elle a répondu : "Du poisson grillé". Je détestais le poisson grillé. Alors je suis sorti pour me joindre à une marche pour la paix intercommunautaire organisée par le monastère de Clonard. » En chemin, les marcheurs de la paix se sont heurtés à un loyaliste enflammé célèbre nommé George Seawright : « Il criait le plus fort possible : "Vous êtes entrés dans Shankill, mais vous n'en sortirez pas!" » Seawright serait plus tard, en 1987, abattu sur le Shankill par des paramilitaires républicains. Mais ce jour-là, ses paroles faisaient peur au jeune Moyna, qui avait onze ans : « Je suis rentré chez moi en courant. Je n'ai jamais été aussi content de ma vie de manger du poisson grillé. »

Au même moment, cependant, d'autres facteurs allaient modifier la conception que Moyna avait de la géographie de Belfast. Au cours de sa première année au collège des Frères des Écoles chrétiennes, il eut la chance de se mettre à la flûte. « J'avais déjà joué de la musique traditionnelle irlandaise sur une

Il lançait un caillou dans la fenêtre de chaque famille qu'elle avait mentionnée.

**Seulement
7 % des élèves
d'Irlande
du Nord
fréquentent
des écoles
officiellement
intégrées.**

tin whistle. J'ai ramené [la flûte] à la maison, je l'ai montée et j'ai pu alors me mettre à en jouer. »

Son professeur de flûte, Madame Bolger, était protestante et membre du célèbre ensemble 39th Old

Boys Flute Band, qui avait lancé le flûtiste de renommée internationale James Galway, lequel revenait parfois aux répétitions. Ayant remarqué les talents de Moyna, Madame Bolger l'invita à venir aux répétitions du groupe. Deux fois par semaine, il se rendait au Protestant Donegall Pass pour jouer de la flûte. Moyna s'est joint ensuite à l'orchestre des jeunes de la ville de Belfast ; le monastère de Clonard mettait une salle à disposition où lui et ses amis protestants de l'orchestre pouvaient jouer de la musique sans être dérangés. La musique était une

autre manière de communiquer, elle avait le pouvoir de brouiller les lignes de démarcation de la ville.

AUJOURD'HUI, MOYNA A 45 ANS. Il enseigne à l'école primaire Saint-Bernard à l'est de Belfast. Il y est responsable d'un « projet d'éducation partagée » en collaboration avec deux autres écoles primaires locales, celles de Cregagh et de Lisnasharragh. Les élèves de l'école Saint-Bernard sont majoritairement catholiques, ceux des deux autres écoles sont surtout protestants.

Pendant un nombre déterminé de jours par trimestre, les classes de niveau 4 à 7 (CE1 à CM2) – avec des enfants âgés de sept à onze ans – sont mélangées. Le thème spécifique commun décidé par les écoles pour ces cours est la technologie de l'information et des communications, ce qui peut impliquer beaucoup de choses, allant du codage et de la construction d'un drone à l'écriture d'un scénario et à l'animation numérique d'une pièce.

Dans chaque classe, les pulls rouges et les pulls bleus sont mélangés. Les petites têtes se penchent studieusement sur les iPad quand les enfants travaillent sur des images de conception graphique de monuments nord-irlandais, comme les rochers

hexagonaux de la Chaussée des Géants, ou bien Samson et Goliath, les énormes grues à portique jaune du chantier naval Harland & Wolff qui se dressent au-dessus de cette ville complexe.

Actuellement, soixante mille jeunes sont impliqués dans ce système d'éducation partagée, au sein de six cents écoles dans toute l'Irlande du Nord. Dans ce mélange d'enfants catholiques et protestants, principalement fondé sur des leçons et des activités communes, manque la conscience de soi qui prenait trop de place dans des initiatives « intégrées » du passé.

Paul Smyth, qui travaille avec les jeunes depuis le début des années 1980, se souvient de nombreux projets, certains « lamentables », d'autres « vraiment très bons ». Dans ses premiers travaux avec les *Peace People*, on emmenait des groupes intercommunautaires en Norvège et on entamait des « dialogues qui avaient vraiment du sens ». Mais il se souvient également que les filles catholiques d'un ami furent déconcertées par une étrange journée au cours de laquelle des élèves protestants avaient été introduits dans leur salle d'école. On les avait assis du côté opposé aux élèves catholiques, puis il y eut de la danse irlandaise sur la scène et quelqu'un a lu un poème. Les deux groupes ne se sont jamais vraiment mélangés.

Il rit en se remémorant un récent épisode de la comédie télévisée à succès *Derry Girls*, qui se déroule en Irlande du Nord au milieu des années 1990 et qui fait la satire d'un exercice de réconciliation à l'ancienne. Dans l'émission, un jeune prêtre plein de charme tente d'animer une discussion assez artificielle sur ce qu'ont en commun les écolières du couvent catholique et des garçons protestants en visite au cours d'un week-end. Mais les adolescents – vêtus de t-shirts arborant « amis des deux côtés des barricades » –, ne parviennent qu'à trouver des différences. Peu de temps après, le tableau noir regorge d'exemples: « Les catholiques se régale de leurs statues. » « Les protestants détestent ABBA ». « La sauce catholique est Bisto. » « Les protestants aiment la soupe. »

Cet épisode a eu beaucoup de succès en Irlande du Nord et même au-delà. L'écrivaine irlandaise



Marian Keyes, sur le ton de la plaisanterie, s'est déclarée indignée par « l'affront infligé à la sauce catholique ». Les fans protestants du groupe ABBA ont protesté avec humour, notamment un groupe de flûte de Banbridge, qui a publié une déclaration sur Facebook nommant publiquement deux de ses membres comme « fans des sensations de la musique suédoise ». La scénariste de la série, Lisa McGee, originaire du Derry catholique, a clairement indiqué que la suggestion de nommer ABBA ne reflétait pas son point de vue personnel mais celui d'un des personnages, la très excentrique Orla McCool.

C'était juste pour rappeler que – lorsque les circonstances le permettent – les « deux communautés » ont au moins un point commun : elles aiment rire. Il y a une manière particulière, familière, d'entrer en conversation à Belfast ; on en arrive vite à plaisanter. C'est quelque chose qui me manque quand je suis loin.

QUAND LES ENFANTS PROTESTANTS se rendent à l'école Saint-Bernard, ils passent devant une grande photographie

du pape François, juste en franchissant la porte d'entrée. Cela leur a paru insolite mais, apparemment, ce n'est plus le cas maintenant. Je leur demande s'ils ont trouvé l'école différente quand ils y sont entrés la première fois. Une fille m'a dit : « J'étais perdue ! »

La religion n'est pas le plus important dans l'esprit de ces enfants. Ils font un signe de tête quand Moyna leur demande s'ils savent que leurs écoles se répartissent principalement entre catholiques et protestants, comme la majorité des écoles en Irlande du Nord. C'est l'héritage d'un système dans lequel l'Église catholique gère ses propres écoles, « publiques » et subventionnées par l'État, avec une formation distincte des enseignants. Par ailleurs, on trouve des écoles financées par l'État, « sous contrôle », ouvertes aux élèves de toutes confessions et à ceux qui n'en ont pas, mais où, en fait, les deux tiers des élèves sont protestants. Bien qu'il y ait souvent plus de mixité dans l'enseignement secondaire, seulement 7 % des élèves d'Irlande du Nord fréquentent des écoles officiellement intégrées.

Paul Close, coordinateur du projet pour une

James Moyna en train d'enseigner dans une classe d'« éducation partagée » mélangeant des enfants catholiques et protestants de trois écoles primaires du quartier



Peinture murale paramilitaire loyaliste de l'Ulster Volunteer Force sur la Newtownards Road, à l'est de Belfast

éducation partagée, précise qu'il ne s'agit pas seulement de réunir des enfants d'horizons différents, mais aussi des enseignants. Close lui-même avait eu peu de contacts avec les protestants de son âge jusqu'à ce qu'il fréquente une université à Londres et « finisse par vivre avec deux garçons de Larne. Nous disions souvent que nous ne nous serions probablement jamais rencontrés » dans notre pays natal.

Si aucun effort réel n'avait été fait pour réunir ces enfants, ils n'auraient probablement jamais eu l'occasion de faire connaissance dès leur jeune âge. Non seulement ces enfants sont généralement scolarisés dans des écoles primaires séparées, mais ils ont aussi tendance à rester confinés dans les rues à proximité immédiate de l'école et de la maison, et les zones protestantes et catholiques sont délimitées par des périmètres connus de tous.

Moyna dit des enfants de Saint-Bernard : « Nos

élèves n'ont jamais remonté la rue Cregagh. Et les enfants de la rue Cregagh n'auraient jamais su où se trouvait l'école Saint-Bernard, car ce n'est pas un endroit où ils auraient eu l'idée de jouer ou de s'aventurer. »

« Maintenant, si vous vous croisiez en dehors de l'école, vous vous diriez bonjour ? », demande Moyna aux élèves de sa classe.

Ils répondent unanimement : « Oui ».

Un gamin de l'école de Cregagh me dit : « Je joue au foot avec des garçons de Lisnasharragh » – l'autre école primaire protestante. Mais il ajoute aussitôt : « J'ai aussi beaucoup de copains catholiques. »

David Heggarty, directeur de l'école de Cregagh, en est lui-même un ancien élève. Il n'avait pas rencontré de catholiques de son âge jusqu'à son adolescence, quand la police royale de l'Ulster (Royal Ulster Constabulary) a organisé une marche

intercommunautaire sur les hauteurs. Lui et Philip Monks, le directeur de l'école de Lisnasharragh, apprécient la manière dont le programme permet de mettre en commun les compétences et les ressources pédagogiques des trois écoles. Les parents le voient également d'un bon œil. Des études indiquent un « changement d'attitude » positif chez les jeunes qui y ont été impliqués.

« Nous sommes voisins, dit Heggarty. On espère que les enfants se croiseront chez le médecin ou au centre de loisirs, et qu'ils se salueront. Les petites amitiés qui sont nées ont vraiment de l'importance pour eux. »

Heggarty fait également remarquer que le quartier protestant de Cregagh a récemment accueilli des immigrants catholiques d'Europe de l'Est. Dans Belfast aujourd'hui, l'immigration – à prédominance polonaise – complique quelque peu les clivages historiques religieux et culturels catholiques-protestants, irlandais-britanniques.

J'AVAIS AUSSI MA CARTE. Je suis née à Belfast. Mais quand j'ai eu six ans, ma famille a déménagé dans une banlieue verte. Nous avions une maison individuelle avec un grand jardin. Les rues aux alentours étaient calmes. J'ai eu de la chance de vivre là.

Il y avait cependant un problème. Mon père était avocat. Au début des années 1980, il s'est à son tour lancé dans la politique unioniste. L'IRA avait un très large éventail de « cibles légitimes » – expression qu'elle avait l'habitude d'utiliser pour désigner les personnes qu'elle prévoyait assassiner. Cette catégorie comprenait des politiciens unionistes. L'un d'eux, un jeune professeur de droit nommé Edgar Graham, fut abattu à l'Université Queen, en face de mon école.

Je commençais à mémoriser les motifs mis en avant pour justifier les assassinats. Les paramilitaires loyalistes étaient plus ouvertement sectaires. Ils faisaient comprendre que, en cherchant à éliminer les républicains irlandais, tout catholique devenait une cible potentielle. Ils prétendaient que semer la terreur au hasard au sein de l'ensemble de la communauté catholique exercerait une

pression nationaliste sur l'IRA pour qu'elle cesse sa campagne. La théorie était aussi stratégiquement fautive que moralement effroyable.

L'IRA et l'Armée de Libération Nationale Irlandaise (INLA) préféraient prétendre que leurs assassinats étaient politiques et non sectaires. En réalité « politiques » voulait dire qu'ils pouvaient tuer qui ils voulaient. Et de nombreuses atrocités commises par l'IRA étaient explicitement sectaires – parmi lesquelles le massacre de Kingsmill en 1976, où des hommes armés ont fait sortir de force onze ouvriers protestants de leur minibus et les ont abattus, ou encore la bombe de 1993 de la rue Shankill qui tua des protestants qui faisaient la queue pour acheter du poisson. Près de la frontière irlandaise, une longue et implacable campagne de l'IRA cherchait à éliminer les protestants des fermes et des villages frontaliers, et à renvoyer les familles dans les villes à proximité.

Tant les paramilitaires républicains que loyalistes se prétendaient « défenseurs » de leurs communautés. Pour avoir une quelconque crédibilité en tant que « défenseur », il faut un « agresseur ». Curieusement, chaque groupe avait besoin de l'autre pour survivre.

Ma carte ne nourrissait pas de soupçons à l'encontre des catholiques en général : nous avions de la famille et des amis catholiques. Mais elle intégrait une profonde appréhension des républicains irlandais – non parce qu'ils voulaient une Irlande unie, mais parce qu'ils encourageaient le meurtre de ceux qui ne pensaient pas comme eux. Les bastions républicains de Belfast, comme la Falls Road, étaient donc ressentis comme inaccessibles.

Bien sûr, j'étais loin de penser qu'il ne puisse y avoir, dans ces milieux, des gens de bonne volonté, opposés à la violence sectaire. Il faut juste savoir que, s'il vous arrivait de rencontrer une personne favorable à la violence et pour qui vos antécédents pouvaient s'avérer intéressants, vous ne pouviez

Je commençais à mémoriser les motifs mis en avant pour justifier les assassinats.

Des grillages protègent toujours les maisons contre les attaques potentielles.

généralement pas faire grand-chose si vous étiez non-violents.

Quand on a déclaré les cessez-le-feu, j'avais un peu plus de vingt ans et je vivais à Londres, où je travaillais comme journaliste. À partir de 1995, on m'a fréquemment renvoyée à Belfast pour couvrir les événements.

Les temps avaient changé. Je me suis rendue dans la Falls Road pour la première fois. J'ai couvert le tout premier rassemblement du Sinn Féin à se

dérouler dans l'Ulster Hall de Belfast – un événement symbolique sur un site où les unionistes s'étaient rendus célèbres en s'opposant au Home Rule.

Gerry Kelly, poseur de bombes de l'IRA et gréviste de la faim devenu politicien du Sinn Féin, recevait des applaudissements frénétiques. Un superbe spectacle de danse irlandaise par une troupe de jeunes filles était applaudi,

depuis l'estrade, par les chefs du parti, Gerry Adams et Martin McGuinness, avec leur approbation bienveillante. Je pouvais ressentir l'enthousiasme de ces gens, leur fort sentiment identitaire. Mais je ne partageais pas cet enthousiasme. Je me trouvais avec d'autres journalistes, mais je me sentais sur la brèche. Je n'ai pas mis d'argent dans la boîte à collecte qui passait avec insistance. J'espérais que personne ne le remarquerait.

Les journalistes venus d'ailleurs avaient la liberté de considérer l'histoire de l'Irlande du Nord comme une joute fascinante, quoique désolante, entre deux clans politiques. Mais ceux d'Irlande du Nord se sont emparés de nous et de notre histoire personnelle. Le journaliste du *Guardian*, Henry McDonald, un catholique de Belfast, avait dans son enfance survécu de justesse à l'explosion d'une bombe de l'Ulster Volunteer Force (UVF), déposée à l'extérieur de sa maison. McDonald a récemment décrit comment, « paralysé par la peur », il était allé interviewer les dirigeants de l'UVF en 1993, l'une des années les plus tendues. Nerveusement, pour

briser la glace, il leur raconta l'histoire de la bombe. L'un d'eux a répondu en ricanant : « Désolé, mon gars. Cela n'avait rien de personnel. »

Et pourtant, les souffrances causées par ces groupes n'auraient pas pu être plus personnelles. Chaque nouvelle attaque laissait son legs de douleurs et de colère.

LE JOUR DU VENDREDI-SAINT 1998, l'accord de Belfast mit officiellement fin aux troubles. Beaucoup espéraient qu'avec les cessez-le-feu, les oppositions commenceraient naturellement à disparaître. Les médias internationaux sont passés à autre chose. Et pourtant, vingt et un ans plus tard, la guérison ne semble pas encore effective en Irlande du Nord.

Certes, Belfast a changé d'allure. Le centre-ville regorge de boutiques neuves et de cafés. Le quartier de la cathédrale est plein de restaurants et d'illuminations. Et le chic hôtel Europa n'est plus le plus bombardé d'Europe.

Mais le monde politique reste divisé par des principes sectaires, davantage encore qu'à l'époque des pires violences. Le centre s'est désintégré ; le pouvoir s'est concentré dans les mains des partis auparavant extrémistes. Les électeurs n'osent pas changer leur position aux élections générales, au cas où leur communauté se trouverait écrasée par l'autre. Le gouvernement de Stormont, difficilement négocié, s'est effondré en janvier 2017 et n'a plus siégé depuis.

Tandis que Stormont restait vide, les rues ont été occupées. Les paramilitaires, y compris les républicains « dissidents » tels que la New IRA et les loyalistes UVF et UDA, ont consolidé le contrôle dans leurs zones. Ils restent actifs dans la criminalité et le trafic de drogue et gardent leur influence en politique. Les deux groupes ont publiquement fait étalage de leur force avec des menaces de violence voilées ou ouvertes lors des négociations sur certains aspects du Brexit. Le taux de condamnation des auteurs de fusillades et de coups de feu perpétrés régulièrement par des paramilitaires au sein des communautés est très faible – les témoins, on le comprend, hésitent témoigner.



À l'encontre de l'espoir de voir une jeune génération s'éloigner de manière décisive des cruautés du passé, une minorité choisit de les glorifier. Pour certains, qui n'ont plus de souvenir précis de la réalité, elle est déjà devenue « radicalement chic ». Des visions nostalgiques du conflit, alimentées par des commémorations paramilitaires sans regret, contribuent à faire de nouvelles victimes : lorsque la jeune et brillante journaliste Lyra McKee a été tuée par la New IRA lors d'une émeute à Derry en avril dernier, il semblait que le pire de l'ancienne Irlande du Nord se réveillait pour détruire le meilleur de la nouvelle – et pourtant la plupart des émeutiers étaient plus jeunes que McKee.

Dans l'ouest et le nord de Belfast, les quartiers sont très délimités par les « murs de la paix ». Depuis 1998, ces grilles, clôtures et barrières ont proliféré. Il y a maintenant quatre-vingt-dix-sept mini-divisions de ce type à Belfast, « protégeant » les petites communautés les unes des autres. La nuit, certaines portes ouvertes le jour sont fermées à clé. La ville enferme étroitement ses petits quartiers.

De retour à Belfast, je fais une promenade

informelle avec James Moyna près des murs de la paix. En chemin, nous empruntons les rues de Shankill et de Falls. Près de l'endroit où Moyna a grandi, des grillages protègent toujours les maisons contre les attaques potentielles.

Le *Troubles Tour* est devenu une industrie locale florissante, par laquelle Belfast exhibe ses problèmes pour les touristes en visite. Les peintures murales sont une forme de communication ; elles font partie de l'interminable combat pour savoir qui relate l'histoire officielle. Les peintures murales républicaines ont été progressivement corrigées avec la suppression des représentations trop violentes. Elles préfèrent donner une image de la campagne de l'IRA qui la rapproche naturellement d'autres combats dans le monde, comme ceux de la Palestine, de Cuba, de la Catalogne, ou de l'Afrique du Sud contre l'apartheid. Les murs loyalistes, quant à eux, préfèrent souvent des représentations brutales d'hommes armés cagoulés. Mais il existe également des peintures murales historiques ou culturelles, et même une représentation de la reine.

Chaque année, les loyalistes de Belfast édifient

Vue aérienne d'un « mur de la paix » séparant à Belfast les communautés protestantes et catholiques. De nombreuses barrières sont ouvertes le jour pour permettre le passage, mais fermées à clé la nuit.

de grands et éphémères feux de joie pour célébrer la veille de leur commémoration du 12 juillet, anniversaire de la victoire en 1690 des forces du roi protestant Guillaume d'Orange sur celles du roi catholique Jacques II. Depuis 1998, ces édifices ne cessent de se multiplier. Chaque feu est assemblé de

L'amitié a signifié une manière de donner différente, plus forte.

manière complexe pour arriver à une grande hauteur ; il ravive avec mélancolie les souvenirs des talents d'ingénieurs que les ancêtres de ces constructeurs utilisaient jadis dans les chantiers navals de Belfast. Mais ces constructions ne voguent pas vers le reste du monde. Ornées d'effigies d'opposants au loyalisme, elles brûlent en cendres.

Quant à Belfast, elle ne brûle pas, mais le feu couve.

L Y A UNE AUTRE HISTOIRE en Irlande du Nord, trop souvent passée sous silence. Celle qui est vécue par les personnes qui ont persisté à dessiner une meilleure carte, et qui essaient encore de le faire.

L'un des plus désolants incidents dus au conflit s'est produit en 1998, lorsque la Loyalist Volunteer Force, un groupe dissident non concerné par le cessez-le-feu, a abattu deux hommes au village de Poyntzpass, dans le comté d'Armagh. Les deux prenaient un verre ensemble au Railway Bar. Leurs

tueurs sectaires supposaient que les deux étaient catholiques. Mais Philip Allen était protestant. Son ami catholique Damien Trainor devait être le témoin de son mariage.

L'horreur de leur assassinat a fait le tour du monde. Mais peut-être devrions-nous prendre le temps de méditer sur leur profonde amitié, et sur tant d'autres amitiés qui ont paisiblement défié la logique oppressive du conflit. Le langage de ce conflit se focalisait sur le fait de prendre : les groupes paramilitaires prenaient les armes, prenaient le contrôle des zones, prenaient les vies. Pour leurs membres, donner signifiait céder et abandonner.

Pourtant, l'amitié a signifié une manière de donner différente, plus forte. L'amitié a modifié la vision que Moyna avait des protestants, celle d'un enfant qui les détestait. Elle l'a écarté de la voie dangereuse qui, avec de tels sentiments, aurait pu le conduire en plein conflit, à Belfast. Il dit songer souvent aux divers adultes qui lui ont donné sa chance, sans rien attendre en échange – la famille Heinz, qui a accueilli cet étrange enfant d'une ville assiégée, les professeurs et les musiciens de la région, issus des deux milieux, qui ont encouragé ses talents musicaux et leur ont permis de se développer.

« Ces gens ont été mes anges gardiens, déclare Moyna. Ils ont su donner. » ➤

Traduit de l'anglais par François Caudwell.



Captivé par la Première Église

Une histoire personnelle

TOBIAS JONES

DANS LES ACTES DES APÔTRES se trouve un passage qui a planté une graine dans mon cœur d'adolescent et y est restée, dormante, pendant toute ma vingtaine, alors que je tournais le dos à l'église traditionnelle. Il y est resté, je suppose, parce qu'il contient des versets dans lesquels peuvent trouver une cause commune les athées les plus politiquement radicaux et les plus fervents des chrétiens : le partage de ce que l'on possède. « Personne ne se prétendait propriétaire de ses biens, mais tous partageaient ce qu'ils avaient... Personne n'était dans le besoin. » Ça ressemblait étrangement à ce que j'avais entendu dire sur la vision fondatrice du socialisme : « chacun donnait selon ses moyens, et chacun recevait selon ses besoins. » Cela avait été également une référence pendant toute ma jeunesse.

À n'importe quelle étape de ma vie de foi, j'avais toujours été politiquement radical. Avec l'imbécile certitude de la jeunesse, je me targuais d'être socialiste et communaliste, en réaction à la politique de la Première ministre Margaret Thatcher.

J'avais six ans quand elle fut élue, et dix-huit quand elle démissionna. J'avais donc passé mes années de formation à affûter mes arguments

contre tous ceux, parents, enseignants et camarades de classe qui croyaient, comme Thatcher, que le capitalisme allait pouvoir, mieux que la charité, résoudre le problème de l'inégalité. Après la grève des mineurs et la guerre des Malouines, j'ajoutai « pacifiste » à ma liste de ronflantes étiquettes.

Ma famille avait un grand sens de l'hospitalité, ce qui influença aussi mes opinions politiques. Mes parents accueillaient chez nous des amis en rupture conjugale ou en dépression. Un lit d'appoint était toujours prêt pour eux, ainsi qu'une place à table. Ces places ont été suffisamment souvent occupées pour que je comprenne qu'un mariage solide et une famille en bonne santé pouvaient servir d'âtre autour duquel de nombreuses personnes exclues ou brisées pouvaient trouver la chaleur d'un foyer.

Je n'ai pas dit que je passais beaucoup de temps dans ma famille. Dès l'âge de huit ans, je me suis retrouvé dans ce que j'appelle encore aujourd'hui un système odieux : les *public schools* anglaises [côteuses écoles privées, où les enfants vivent en internat. La discipline y est sévère et le niveau scolaire élevé, NdT]. Ces écoles ont été fondées pour fournir une éducation montcellienne aux plus défavorisés (d'où l'adjectif « public »), mais, au

Marina Vicino
Marsiglia,
Adolphe
Joseph Thomas
Monticelli

fil des siècles, elles devinrent des bastions que se réservaient les plus riches. Quand j'étais interne, je détestais l'élitisme de mon école, et la maison de mes parents me manquait. La plupart de mes souvenirs d'enfance n'ont pas pour cadre un milieu familial, mais une succession de dortoirs, avec comme responsable de l'un d'entre eux un (très

gentil) surveillant pour soixante-dix garçons.

Ce n'était pas sinistre, mais mes années d'adolescence me furent pénibles.

Ce fut une sorte de deuil au ralenti du foyer familial que j'avais quitté. À l'école, le christianisme se voulait militant et patriote, ponctué de prières pour les soldats et la reine, prononcées sous les drapeaux militaires pendus dans la chapelle. Mon antipathie pour l'école prit l'ampleur d'une aversion pour les Évangiles, si facilement déformés.

Par contre, l'école m'a donné un très haut niveau de tolérance et une grande fascination pour la vie communautaire. (Les élèves des public schools sont réputés supporter mieux que tout autre casernes et prisons). J'y ai reçu une éducation exceptionnelle. De plus, il est presque impossible de ne pas sortir de l'école publique avec une confiance en soi confinant à la témérité. Comme on peut s'y attendre, la vie semble plus facile. On vous y instille le sentiment qu'on va pouvoir changer le monde.

C EST QUE LORSQUE j'ai déménagé en Italie, à l'âge de vingt-cinq ans, que j'ai réalisé à quel point j'étais viscéralement protestant. Je me suis entendu défendre une tradition chrétienne dont j'ignorais qu'elle me tint

tant à cœur. Je me livrais sans le moindre tact à des joutes oratoires avec des catholiques fervents qui m'interrogeaient sur mes convictions religieuses. J'ai commencé à fréquenter une église vaudoise. De confession proto-réformée, elle s'inspirait de Pierre Valdo, radical du XII^e siècle. Les Vaudois avaient été persécutés siècle après siècle en Italie, souvent pour le crime étrange de se promener une Bible à la main. Ces persécutions sont sans doute la raison pour laquelle l'église cultivait résolument l'humilité, et des valeurs à rebrousse-poil de la culture ambiante. Plutôt que de se passionner pour l'armée ou la royauté, ils parlaient surtout de Jésus, particulièrement du passage où il lave les pieds des disciples.

J'arrivais à vivre de l'écriture, et de mes recherches afin de publier un livre sur la vie communautaire. Pour documenter ce livre, « Rêves d'Utopie », ma femme, Francesca, et moi rendions visite à diverses communautés. Jusqu'au jour où nous avons découvert la communauté de Pilsdon dans le Dorset, en Angleterre. Pilsdon fut fondée en 1958 par Percy Smith, prêtre anglican qui croyait en « la loi du plus faible ». Dans un grand manoir élisabéthain, entouré de champs, de forêts, et traversé par un ruisseau, il rassemblait exclus ou déshérités. C'est là, enfin, que j'ai vu à quoi pouvaient un peu ressembler ces versets des Actes des apôtres : « ils partageaient tous leurs repas et ensemble ils travaillaient la terre ». Cela avait des airs de monastère laïque, centré sur le travail manuel – ils élevaient moutons, porcs, vaches et volailles – et ponctué des prières régulières dans l'église médiévale de la communauté. Dans cette communauté se côtoyaient ex-détenus, soldats souffrant de SSPT (choc post-traumatique), toxicomanes et ex-SDF. Tout ce petit monde vivait aux côtés de familles dévouées et de leurs enfants. En continuant nos recherches, nous avons découvert d'autres petites communautés organisées de façon similaire.

Devenu administrateur de Pilsdon pendant quelques années, j'ai commencé à apprécier quel travail acharné – gérer les finances, rédiger nos documents, payer les honoraires d'avocats –, était nécessaire pour entretenir cet enchantement

Ceux qui les ont un peu connues... en sont superficiellement enchantés, mais ils n'y sont souvent pas restés assez longtemps pour être passés par la période du désenchantement.

Tobias Jones vit à Parme, en Italie. Son livre, A Place of Refuge, est publié chez Quercus.

communautariste. Pilsdon avait atteint sa cinquantième année d'existence et se trouvait dans cette phase délicate de sa vie, où il s'agissait de s'en tenir au radicalisme de ses premières années tout en officialisant ses structures, règles et politiques. Plus on connaît la vie en communauté, plus on la trouve admirable et plus il s'avère difficile d'y vivre. Les listes d'attente s'allongent et on a tôt fait de comprendre pourquoi : hormis ces communautés chrétiennes dispersées, très peu d'endroits existent pour accueillir qui est tombé au travers des mailles du filet de la sécurité sociale et répondre à ses besoins, tant matériels que spirituels.

NOUS AVIONS TRÈS ENVIE d'émuler le modèle de Pilsdon. Il était devenu clair que Pilsdon réalisait quelque chose d'exceptionnel et charitable, qu'elle était authentiquement inspirée par l'Église primitive. La nécessité d'autres endroits de ce genre nous semblait incontestable.

Nous étions aussi motivés par de subtiles raisons personnelles. Je suis écrivain : toute la journée, je travaille donc en solitaire et pratique le doute cartésien. Je trouvais donc séduisante l'idée de combiner écriture et activité sociable et caritative. À cette époque-là, les thèmes de l'appartenance et de la communication intentionnelle provoquaient l'engouement. Par vanité peut-être, j'avais envie de prouver que Francesca et moi ne nous payions pas de mots mais en étions vraiment capables.

Nous eûmes la chance de trouver en Angleterre, dans le Somerset, une carrière abandonnée, terre en friche devenue forêt de feuillus. La maison du propriétaire de l'ancienne carrière se trouvait sur le bord du terrain, et nous fûmes séduits par la sonorité de son nom : Rock House, ça en jette. La forme en bol de la carrière lui conférait une atmosphère étrangement renfermée et protectrice. Nous avons baptisé notre microcommunauté de Windsor Hill Wood. Notre mission était la même qu'à Pilsdon : créer un foyer familial pour offrir un abri aux gens en crise. Comme Pilsdon, nous n'avions qu'un nombre restreint de règles : pas d'alcool, pas de drogue et pas de violence non plus, qu'elle soit verbale ou physique.

Nous avons commencé très petits, avec seulement quelques poulets et pas plus d'un ou deux invités. Mais notre réputation eut tôt fait de se répandre auprès de cabinets médicaux, cliniques de santé mentale et Églises avoisinantes. Ces institutions nous envoyaient de plus en plus de gens : adolescents atteints de psychose ou de troubles de l'alimentation ; personnes endeuillées ou aux prises avec une dépendance ; victimes de violence sexuelle, etc. Nous n'avions reçu aucune formation professionnelle pour traiter ces problèmes qui se posaient à nous, mais étions entourés par des médecins et thérapeutes qui nous aidaient à créer un endroit sûr où les principaux remèdes se résumaient à l'amour, l'écoute et le divertissement.

Au fil des ans, notre centre prit de l'ampleur. Nous avons planté des centaines d'arbres, élevé porcs et moutons, installé des ruches, cultivé des légumes, creusé un étang, fondé une école forestière, et construit un nombre incalculable de meubles rustiques – chaises, bancs, tables, lits... Nous partageons tous nos repas et mettons en commun nos ressources financières. Nous avons construit une petite chapelle où nous priions deux fois par jour. Les invités restaient, en moyenne, entre six et douze mois, mais d'autres n'y passaient qu'un week-end ou alors quelques années. Nous ne l'appelions pas une communauté, juste un foyer familial étendu. J'ai raconté notre expérience dans un livre : *A Place of Refuge* (Un lieu de refuge), que les critiques taxent le plus souvent d'« honnête ». Comme le savent tous ceux qui ont connu la vie communautaire, ceux de l'extérieur ont tendance à voir en rose ce qu'implique une telle vie : ils en sont superficiellement enchantés, mais souvent ne se sont pas accrochés assez longtemps pour avoir connu la phase du désenchantement et l'avoir surmontée. C'était donc un livre qui essayait d'expliquer à quel point il est difficile, atroce même, de vivre en communauté.

Nous avons dirigé cette communauté pendant huit ans, avec seulement un congé sabbatique vers la fin, lorsque ma mère était mourante. La semaine où nos administrateurs nous ont conseillés de fermer pendant ce congé sabbatique, quelqu'un a fait don de 20 000 £ à notre bourse commune. Drôle de timing,



*Nature morte
avec des sardines
et des oursins,*
Adolphe
Joseph Thomas
Monticelli,
1880–1882

c'est le moins qu'on puisse dire. Quand j'ai timidement répondu que nous étions malheureusement contraints de prendre un congé sabbatique à cause de l'imminence de notre deuil, il m'a simplement été répondu que nous saurions quoi faire de cet argent. Nous avons toujours voulu repartir vivre en Italie, et après toutes ces années d'une vie si intense, nous souffrions de « fatigue compassionnelle », au point d'en devenir claustrophobes. En accord avec nos administrateurs, nous avons décidé de recruter une nouvelle famille pour reprendre le flambeau. Nous avons trouvé un couple courageux qui avait deux jeunes fils. Ils étaient parfaitement qualifiés pour cette tâche.

CELA FAIT DEUX ANS que nous avons passés les rênes du Windsor Hill Wood. Pour nous, ce fut une période de deuil et d'affliction, mais qui nous a offert assez de temps et d'espace pour réfléchir à ce que nous avons appris sur le partage – et sur le passage totémique dans les Actes. Rétrospectivement, le partage de nos ressources financières était le plus facile. Je n'ai jamais été trop attaché aux biens matériels et nous avons découvert ceci : plus on permettait aux gens de se servir jusqu'à

casser nos meubles et outils, plus on en recevait d'autres, donnés par des bienfaiteurs. Nous avons reçu panneaux solaires, tapis, fauteuils et nourriture. Plus nous donnions, plus nous recevions.

Il était plus difficile de partager échecs et faiblesses. Nos invités m'irritaient à l'occasion, mais le plus souvent c'est de moi que j'étais déçu – à cause de mes accès de colère, de vanité ou d'avidité. Nous vivions dans une grande promiscuité (une douzaine de personnes partageaient deux salles de bains et deux toilettes sèches ; nous partagions tous nos repas et faisons ensemble les mêmes tâches, jour après jour). Il n'y avait donc nulle part où cacher nos faiblesses humaines. Heureusement, j'ai eu la chance de connaître des mentors engagés, qui nous ont guidés au travers de ces déceptions, ainsi que, pour ne citer qu'eux, les écrits de Dietrich Bonhoeffer, Jean Vanier, Simone Weil... Nous avons surmonté tout cela en apprenant à nous pardonner les uns les autres, et à nous-mêmes.

Le plus difficile à partager, cependant, c'est la raison pour laquelle nous étions là pour commencer. Pour moi, c'était encore en vertu des versets des Actes des apôtres : nous essayions de revivre l'expérience des premiers chrétiens, qui annoncèrent qu'ils étaient

disciples de Jésus parce qu'ils s'aimaient les uns les autres. Non seulement partageaient-ils tous leurs biens, mais ils n'avaient « qu'un seul cœur et un seul esprit ». Ces versets m'ont toujours inquiété. Seulement une minorité de nos invités suivaient Jésus. Notre chapelle au fil des ans était souvent le théâtre d'une lutte acharnée entre différentes religions et une absence de foi, tout simplement. Nous n'avons jamais eu un seul cœur et un seul esprit.

Je n'étais même pas sûr de connaître le sens de l'unité. Les quelques chrétiens qui vécurent avec nous étaient quakers, catholiques, méthodistes, et toutes les nuances possibles entre eux. Beaucoup de nos invités avaient plusieurs dizaines d'années de plus que moi ; choisir une pratique liturgique spécifique pour la leur imposer me mettait mal à l'aise. Et l'on peut dire sans risque de se tromper qu'ils n'ont pas apprécié les quelques fois où j'ai essayé. J'avais aussi des réticences parce que j'étais quelque peu préoccupé par l'homogénéité qu'implique le fait d'être « un seul cœur et un seul esprit » : nous avons rendu visite à beaucoup de communautés dans lesquelles tous les membres souscrivaient aux mêmes croyances. Quelques-uns de nos invités se décrivaient comme des « survivants » de ces communautés, où ils s'étaient sentis exclus, voire même des boucs émissaires, à cause de différences intellectuelles ou spirituelles. À Windsor Hill Wood, nous avons préféré une nébuleuse inclusivité plutôt que d'imposer l'uniformité. C'est cela, ai-je compris, l'un des plus grands défis du communautarisme : créer l'unité tout en respectant la diversité.

A PRÈS AVOIR QUITTÉ Windsor Hill Wood en 2017, nous sommes de nouveau retournés nous installer en Italie. Devenir de nouveau une famille nucléaire, porte d'entrée verrouillée et table dressée pour cinq seulement nous semblait égoïste, mais tellement confortable ! Pendant deux ans, nous nous sommes efforcés de nous concentrer sur nos enfants et les acclimater au pays et à la langue maternelle de leur mère.

Certes, nous ne vivons pas, pour l'instant, en

communauté ; mais l'appel des Actes des apôtres ne m'a jamais quitté. Et l'Italie paraissait un bon endroit pour poursuivre une vision communaliste. Activisme catholique, Église vaudoise, foyer d'une famille élargie et Parti Communiste historiquement significatif : il suffit d'ouvrir ses yeux pour trouver des alternatives au matérialisme : sanctuaires, refuges, centres de rééducation et communes, entre autres.

J'ai toujours été convaincu qu'il n'y a guère d'intérêt à se réunir le dimanche matin si cela ne découle pas organiquement du partage des activités pendant le reste de la semaine. Et c'est là que le bât blesse : au XXI^e siècle, la vie est si frénétique, les gens si isolés, qu'apparemment tout le monde a une infinité d'obligations et d'engagements, qui les empêchent de prendre le temps de réfléchir plus profondément et de communiquer avec autrui. Mon expérience m'a appris que lorsqu'une congrégation ne se réunit qu'une fois par semaine, les préoccupations secondaires (quels hymnes chanter, à quelle heure commencer le culte...) deviennent centrales. Les gens s'énervent mutuellement autour de détails d'une importance bien relative et en viennent à se convaincre que tout partage ultérieur n'a guère d'intérêt.

C'est une tâche difficile, mais je n'ai toujours pas réussi à convaincre les gens qu'il est indispensable de partager beaucoup plus. Mettre ses biens en commun, c'est gratifiant, passionnant même, tant sur le plan politique que spirituel. Qui n'a pas envie de vaincre son avidité, qu'on soit religieux ou non ? Plus nous serons en mesure de témoigner de la gentillesse, plus éloquente sera notre invitation.

Francesca et moi essayons de discerner notre vocation. Nous savons qu'il reste de nombreux besoins à combler et que nos moyens sont bien limités. Mais je trouve toujours inspirant ce passage des Actes des apôtres, et je suis attiré par tous ceux qui aspirent à s'en inspirer. Je continuerai de tendre, avec prudence, à cette unité qu'il exalte, mais j'ai aussi appris qu'un partage harmonieux ne peut exister que si la grâce de Dieu est « puissamment active ». ➤

Traduit de l'anglais par Dominique Macabie.





En haut de la colline

*L'histoire d'un quartier
de Medellín et de ses
escalators*

ADRIANO CIRINO

Dans les années 90, Medellín était connue comme la capitale mondiale du meurtre.

L FUT UN TEMPS CONTRÔLÉ par des groupes armés agissant hors du contrôle de l'État. Puis il fut assiégé par l'armée dans la plus grande opération militaire urbaine de l'histoire de la Colombie. Aujourd'hui, Las Independencias, un quartier de quatorze mille habitants dans « Comuna 13 », la « treizième commune » de la ville de Medellín, est devenu par ses graffitis une sorte de musée en plein air, auquel on accède par un système

d'escalators extérieurs, les seuls au monde à avoir été installés dans un bidonville.

Les graffeurs sont des figures respectées dans le quartier. John Alexander Serna, connu sous le nom de « Chota », est une célébrité locale. En ce matin de février, le voilà qui sort de Graf-filandia, le café-galerie construit

sous sa maison, entre les troisième et quatrième montées du système d'escaliers mécaniques. Devant sa fresque murale *Operación Orión*, il est immédiatement accosté par l'un des guides locaux accompagnant un groupe de touristes dans un graffitour du quartier.

« On a de la chance aujourd'hui ! annonce le guide. Chota est l'un des artistes les plus influents de Comuna 13 ».

Les gringos lui demandent des selfies. Chota s'exécute avec grâce pendant quelques instants, puis se hâte à travers la foule vers les escaliers mécaniques descendant la forte pente. En bas, un autre groupe de touristes attend pour l'observer faire une peinture en direct.

« Avant, mon travail passait inaperçu, dit-il. Maintenant, avec les escalators, nous commençons à être reconnus. Ils garantissent l'accès au quartier et permettent aux gens du quartier d'exposer leur travail aux visiteurs étrangers ».

EN OBSERVANT LA FRESQUE de Chota, on voit d'abord le visage d'une femme. Elle verse une larme d'où émergent des pousses vertes. À côté, une main lance une paire de dés sur un pâté de maisons typiques du quartier. Sur le premier

dé est écrit « Com. 13 » ; sur le second, « 16.10.2002 ».

Le 16 octobre 2002, à la demande du maire de Medellín, le président colombien de l'époque, Álvaro Uribe a ordonné à l'armée nationale de saisir Comuna 13. Cette opération violente était en gestation depuis des décennies.

Le quartier a une configuration géographique difficile : c'est une colline très escarpée coupée du reste de la ville. La zone a vu un nombre croissant d'agglomérations sans statut officiel et sans forme juridique apparaître à la fin des années 70. En l'absence de services publics présents sur place, la police n'est pas intervenue. Au cours des quarante années qui suivirent, la croissance de la population a atteint plus de cent trente mille habitants. Tout au long des années 80 et au début des années 90, la Comuna 13 a été un territoire sans gouvernance étatique en proie à des factions rivales, contrôlé principalement par le cartel de cocaïne de Pablo Escobar et par des groupes paramilitaires d'extrême droite tels que Mort Aux Ravisseurs (MAS). L'histoire du district est un écheveau ahurissant d'alliances et d'antagonismes. MAS a été créé pour protéger les membres du cartel et les propriétaires fonciers locaux des groupes insurgés marxistes ayant enlevé les propriétaires terriens contre une rançon et redistribué leurs terres aux paysans.

Après la mort d'Escobar, le rapport de force a basculé en faveur des insurgés – l'Armée de libération nationale (ELN), les Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC), le Commandement armé populaire (CAP). Au tournant du millénaire, toute une génération s'était écoulée sans que l'État ait gouverné la région de façon significative.

Les guérilleros et les gangs se battaient sans cesse – pour le peuple, pour la terre et pour l'avenue San Juan. Traversant la Comuna 13, cette route donne accès à la côte des Caraïbes et au trafic de drogue qu'un port rend possible. Le contrôle de la Comuna est crucial pour le trafic de drogue.

Au cours de cette période, la communauté a vécu (et est morte) au rythme des fusillades et des balles perdues, des assassinats et des attentats à la bombe, des disparitions, des extorsions et du



Photo d'Andrea

recrutement de mineurs servant de fantassins dans ces guerres incessantes. Dans les années 90, Medellín était connue comme la capitale mondiale du meurtre. La violence atteignit son paroxysme en 2000, lorsque des groupes paramilitaires de droite, les Autodéfenses Unies de Colombie (AUC) s'immiscèrent dans le conflit. Le volume de tirs croisés atteignit son paroxysme. C'est à la Comuna 13 que les meurtres ont été les plus nombreux, avec 357 homicides pour 100 000 habitants en 2002.

Puis l'Etat déclencha l'opération Orion. Près de mille cinq cents hommes en uniforme ont participé à cet effort : des membres de la quatrième brigade de l'armée nationale, de la police métropolitaine et des forces spéciales antiterroristes, ainsi que d'autres organismes. Leur objectif : éradiquer les milices de l'ELN, des FARC et du CAP. Dans une action coordonnée avec les paramilitaires des AUC, l'énorme force publique a encerclé la colline et attaqué à

l'aube. La bataille a duré quarante heures et s'est propagée sur six quartiers, dont Las Independencias. Les statistiques officielles ne font état que de quelques morts mais le Centre National de Mémoire Historique, organisme public créé par la loi en 2011, estime que la bataille a fait plus de soixante-dix morts et trois-cents disparus. Il ne fait aucun doute que durant l'opération Orion, les droits de l'homme aient été bafoués par les forces gouvernementales coupables de tortures, de détentions illégales et d'enlèvements.

Concernant ces abus, les victimes du conflit sont toujours en quête de vérité et de justice. L'opération Orion divise encore l'opinion : les milices ont été éliminées et la Comuna 13 a été récupérée par l'État, mais à quel prix ? Certains pensent que la fin ne justifiait pas les moyens. D'autres voient l'opération comme une pilule amère mais nécessaire, un ultime recours ayant en conclusion permis à la

Operación Orión a été peint par l'artiste le plus prolifique de Comuna 13, John Alexander Serna, également connu sous le nom de Chota.

Adriano Cirino est journaliste à l'Université fédérale du Minas Gerais et auteur de Nos bastidores de "Escobar" & outras crônicas bogotanas (Crivo Editorial, 2018). Traduit de l'anglais par Pierre Kehoe.



Batons de
glaces avec
les gars
lors d'un
après-midi

communauté de se libérer. Ce qui ne fait aucun doute, c'est que ces journées ont été pivotales. Dans la Comuna 13, il y a un avant et un après l'opération Orion.

TANDIS QUE CHOTA PEINT devant les touristes au pied de la colline, sur le belvédère auquel on accède par un escalator depuis la passerelle de Media Ladera, un autre groupe applaudit la performance d'un groupe de jeunes breakdancers. Plus loin, un vendeur de rues propose des souvenirs : « J'ai des T-shirts, des casquettes, différents styles, approchez ! »

Ce vendeur, c'est Víctor Mosquera, un commerçant, rappeur et graffeur, né et élevé à Las Independencias comme Chota. Il y a deux ans, il a installé un stand sur le pont pour y vendre des fruits tropicaux aux touristes toujours plus nombreux. Depuis, son approvisionnement a changé : « Tous mes T-shirts sont personnalisés », dit-il avec fierté. « C'est moi qui les dessine ». Víctor Mosquera est

lui-même l'une des victimes de l'opération Orion, touché par une balle perdue quand il avait 15 ans. Il se souvient des souffrances endurées, une balle logée dans son bras, caché sous un lit des heures durant avec sa famille, attendant que la fusillade s'arrête pour pouvoir sortir de la maison et se rendre à l'hôpital.

« Cette guerre nous a poussés à écrire, peindre et chanter notre histoire, dit-il. Et cette balle m'a poussé à m'accrocher encore plus fort à la vie ».

LES GUÉRILLEROS FURENT ÉLIMINÉS mais deux années durant, les paramilitaires de droite ayant aidé le gouvernement à mener à bien l'opération Orion, furent de facto le gouvernement de la Comuna 13, jugeant et exécutant ou « faisant disparaître » ceux qu'ils considéraient leurs ennemis. En 2003, ces groupes se sont rendus et ont négocié des accords d'amnistie ; l'État a alors pris le contrôle de la ville.

Officiellement tout au moins car il y a des



Photo utilisée avec la permission de Jeffrey Kaphan

éléments de preuves qu'un groupe dirigé par Don Berna, le successeur d'Escobar, et ayant un double jeu, à la fois paramilitaire et narcotrafiquant, a exercé pendant plusieurs années un lock-out sur la ville. Aujourd'hui encore les gangs sont toujours bien présents et en 2011 et 2012, afin d'asseoir leur pouvoir, ils ont assassiné une douzaine de rappers ayant pris la parole contre eux. Le niveau de violence a néanmoins chuté de manière drastique : le nombre d'homicides dans l'ensemble de Medellín a baissé de 80 % entre 1991 et 2014. La ville a finalement commencé à investir dans le quartier, pour rembourser ce que Sergio Fajardo, maire de 2004 à 2007, a nommé la « dette historique » de la ville envers les pauvres de Comuna 13, contractée après des années d'abandon. Le mandat de Fajardo a vu la mise en œuvre d'une série de nouveaux projets de développement urbain.

Les projets pilotes furent initiés dans les Comunas 1 et 2 selon les principes de « l'urbanisme social ». Priorité est donnée à l'intégration des

quartiers au reste de la ville. Les investissements publics dans les quartiers les plus isolés et les plus chaotiques portent avant tout sur la création d'infrastructures pour désenclaver ces quartiers, leur faciliter l'accès au centre-ville puis améliorer l'éclairage et autres infrastructures de base.

Les projets des Comunas 1 et 2, achevés en 2007, portèrent sur l'élargissement et l'amélioration des routes, la construction d'écoles publiques, de parcs et l'installation d'un métrocable. En 2006, César Augusto Hernández, ingénieur civil alors directeur général des projets, a pris en charge l'initiative de la Comuna 13 et effectué ses premières visites dans la communauté.

Dans ses consultations préalables, un consensus apparut sur le problème à régler en priorité : les ordures qui, en l'absence d'un système d'élimination fiable, s'étaient accumulées partout. Hernández conçut un système sophistiqué avec des poulies, des toboggans et des canalisations pour transporter les ordures en bas de la colline. « Une fois en place le système de collecte des ordures, peut-on lire dans un des documents, nous avons alors réfléchi à un système permettant aux gens de monter et descendre la colline. »

En effet, de nombreux habitants de la Comuna 13, incapables d'affronter les pentes abruptes de la zone, étaient limités aux rues adjacentes à leur logement. Les femmes enceintes, les personnes âgées, celles à mobilité réduite étaient les plus touchées, mais même les personnes vigoureuses et les jeunes avaient de la difficulté à monter et descendre quotidiennement la colline à travers le labyrinthe de maisons. Les habitants étaient également coupés du reste de la ville, privés de ses possibilités d'emploi et des services publics. Ceux qui vivaient au sommet de la colline et qui travaillaient dans le centre-ville

« Cette guerre nous a poussés à écrire, peindre et chanter notre histoire. Et cette balle m'a poussé à m'accrocher encore plus fort à la vie. »

Victor Mosquera



Photo de Tom Klein / Flickr

Le versant escarpé sur lequel se trouve Comuna 13 est maintenant accessible par un système d'escaliers mécaniques.

devaient en fin de journée monter l'équivalent de vingt-huit étages d'escaliers mal entretenus.

Face à cela, Hernández eut une idée à priori insolite : pourquoi ne pas installer des escaliers mécaniques sur le flanc de la colline ?

En 2008, le nouveau maire, Alonso Salazar, se laissa convaincre par les arguments de l'ingénieur. « Je lui ai montré une carte de la ville, se rappelle Hernández, et les tracés des escalators qui allaient libérer les ghettos. Je lui ai dit que n'importe quel maire pouvait construire des écoles, des hôpitaux ou des parcs, mais que lui pouvait faire quelque chose de radicalement nouveau : reconstruire le tissu social... donner à la communauté un projet qui leur fasse ressentir quelque chose qu'ils n'avaient peut-être jamais senti auparavant : la fierté. »

EN 2010, DES APPELS D'OFFRES furent émis pour l'installation des escaliers mécaniques. Accompagnés de représentants des communautés, des équipes de

topographes, d'ingénieurs civils et d'architectes vinrent sur le terrain pour étudier les solutions possibles : le système d'escalators serait installé à Las Independencias et se raccorderait à d'autres infrastructures – la passerelle urbaine Carrera 109, le Reversadero, le Balcón de la 13 et le pont Media Ladera. L'ensemble formerait un circuit d'interconnexion pour les habitants.

« Il s'agissait avant tout d'un projet de mobilité, explique l'architecte Juan Carlos Ayure. Personne ne pensait que ça deviendrait quelque chose de touristique ». Juan Carlos Ayure a travaillé pour l'entreprise privée de BTP en charge du réaménagement du terrain et de l'installation des escaliers mécaniques. Mais avant le premier coup de pioche, il a fallu avoir l'adhésion de la communauté. L'achat et la démolition de plus d'une trentaine de maisons étaient nécessaires.

Une campagne de sensibilisation fut lancée par la municipalité : une série de réunions publiques et d'assemblées locales furent organisées afin

d'informer les habitants sur les avantages, mais aussi sur les risques potentiels du nouveau système. Beaucoup d'habitants du quartier étaient tellement coupés du reste de la ville qu'ils ne savaient même pas ce qu'était un escalator.

« Comment expliquer à ces gens – des gens sans ressources, ne jouissant d'aucun luxe, appartenant aux couches socioéconomiques les plus basses- qu'on va installer des escaliers mécaniques ? Comment les convaincre de nous laisser aller de l'avant ? explique Ayure. Nous les avons emmenés dans des endroits comme les centres commerciaux, pour leur montrer qu'il n'y avait pas de raison d'avoir peur, que les escalators ne les mangeraient pas, ne les avaleraient pas, qu'ils ne tomberaient pas ». Cette participation citoyenne à toutes les étapes du projet était conforme à l'éthique de l'urbanisme social voulu par la ville.

Le projet fut chiffré à quatre millions de dollars et débuta en février 2011. Près de trois cents travailleurs, dont la grande majorité d'entre eux étaient des locaux, furent embauchés. Le critère principal d'embauche était l'absence de casier judiciaire. « Quand nous sommes allés là-bas pour initier les embauches, ce fut de la folie, se souvient Ayure. Les voyous locaux se battaient, il y avait des fusillades en plein jour – en argot on dit "piñata". Je recevais des appels : "Patron, on a une piñata !" On a dû installer une sirène. On a dit aux ouvriers : "Écoutez les gars, quand vous entendez la sirène, jetez tout par terre et rentrez chez vous" ».

Dans un travail ponctué par ces interruptions, les équipes élargirent et pavèrent les chemins, étendirent les réseaux d'eau et d'assainissement, les réseaux électriques, construisirent deux nouveaux bâtiments publics, des murs de soutènement et créèrent des espaces verts. Puis il y eut l'installation des escaliers mécaniques.

Transporter les éléments de ce système de transport (six doubles étages d'escaliers mécaniques de huit à quatorze tonnes chacun) jusqu'au sommet de la colline fut un travail herculéen. D'autres difficultés nécessitant une approche nuancée survinrent : « Nous sommes venus ici avec un avant-projet, dit Ayure, mais dans un bidonville comme

celui-ci, une nouvelle cabane ou une nouvelle ruelle fait son apparition chaque semaine. Le projet sur le papier est une chose, la réalité du terrain en est une autre. Une fois le travail commencé, il a fallu trouver des réponses à toutes ces questions ».

Le 25 décembre 2011, dix mois après le début des travaux, les citoyens de Las Independencias ont inauguré leurs escaliers mécaniques. Simultanément, la ville a invité des artistes du quartier à dessiner des graffitis sur les façades des maisons. L'atmosphère était festive, non seulement parce que c'était Noël mais aussi parce que ces escaliers mécaniques rendaient réellement leur liberté de circulation aux habitants.

Beaucoup d'habitants du quartier étaient tellement coupés du reste de la ville qu'ils ne savaient même pas ce qu'était un escalator.

EN 2013, LORS D'UN CONCOURS organisé par Citigroup, le *Wall Street Journal* et l'Urban Land Institute, Medellín a été nommée « la ville la plus innovante du monde ». Depuis, le tourisme a explosé. Les visiteurs viennent des quatre coins du monde, attirés dorénavant par autre chose que le narcotourisme et le tourisme sexuel – qui certes persistent encore. La nouvelle attraction est la Comuna 13 et les possibilités de transformation de l'urbanisme social. Selon les données gouvernementales, les escaliers mécaniques de la Comuna 13 ont accueilli environ cent soixante-dix mille touristes en 2018, dont 70 % d'étrangers. Et la tendance est à la hausse : janvier 2019 a vu près de quarante-mille visiteurs.

Tout cela a transformé le quartier. Le problème universel de l'embourgeoisement est apparu : alors que certains résidents se félicitent de l'augmentation de la valeur de leur maison, d'autres se plaignent de la hausse des prix et du coût de la vie.

Aujourd'hui, Las Independencias est une communauté dans laquelle le local et le cosmopolite s'entrecroisent, se heurtent et fusionnent. En



Trois artistes ont collaboré à la création de cette murale Comuna 13.

témoigne les noms, empruntés à un jargon international, des attractions, des groupes artistiques et des établissements locaux : Graffitour, Black & White, Coffee Shop Com. 13.

Dans ce quartier, les murs jadis parsemés de balles ont été métamorphosés par les artistes en enluminures et manuscrits : ce sont les pages de leur propre histoire récente, rayonnantes de beauté et de mémoire. Les maisons quant à elles, abritent

une variété de plus en plus grande de commerces – salons de coiffure, épiceries, magasins de vêtements et de souvenirs, bars et galeries.

Le système d'escaliers mécaniques fonctionne seize heures par jour et est exploité par une entreprise publique. Un matin de février, entre les deuxièmes et troisièmes montées d'escaliers, Juan Carlos Zapata Holguín, vêtu d'une combinaison jaune et de lunettes noires, tient un nettoyeur à



haute pression. « Aujourd'hui, nous nettoyons les escaliers mécaniques et les zones communes », dit-il. Il est l'un des quinze « responsables de l'éducation », les opérateurs des escaliers mécaniques assurant leur propreté et bon état de marche. Il travaille consciencieusement, coupant occasionnellement son jet d'eau pour laisser passer le flux incessant de gens montant et descendant les escalators.

À un moment donné, il se précipite vers le haut du deuxième escalier pour empêcher une femme de trébucher. « Ils ont l'air inoffensifs, mais ces escaliers sont dangereux », dit-il. Sa tâche principale est d'assurer la sécurité des utilisateurs et d'aider ceux qui en ont besoin.

Les touristes sont eux aussi une forme de danger. Le manque d'intimité, peut-être, peut créer des tensions : « Les touristes viennent prendre des



Un break-dancer se produit sur le trottoir.

photos mais la vue est bloquée par les vêtements des résidents suspendus pour sécher ! observe Holguín. Ou encore quand les gens du coin sortent en pyjama le matin pour acheter du pain...c'est gênant... parce que soudain, un touriste prend des photos... Ils se plaignent mais au fond ils sont contents : les affaires vont bien ».

Son collègue, David Andres Zapata, a grandi sous le règne des guérilleros et des paramilitaires et a été témoin de l'opération Orion quand il était enfant. Avant de s'occuper de l'entretien et de la sécurité des escaliers mécaniques, il a participé à leur installation. Pour lui, le changement apporté par les escaliers mécaniques est très positif. Malgré

le grand nombre de touristes, il ne se sent pas envahi : « Dans d'autres communautés, il y aurait un sentiment d'exaspération. On se dirait "Pourquoi je ne peux pas marcher tranquillement dans mon quartier ?" Mais pas à Las Independencias ; pas ici .»

Par leur art, par les histoires qu'ils se racontent entre eux et à ceux qui les visitent, la douleur de leur histoire se transforme en un sentiment d'appartenance. Les citoyens de Comuna 13 savent ce qu'ils ont souffert, savent ce à quoi ils ont survécu et savent qui ils sont. ➤

Traduit de l'anglais par Pierre Kehoe.



VILLE D'OS VILLE DE GRÂCES

JOSEPH BOTTUM

LA VILLE PUE. La ville, cette ville, chaque ville partout : Ils empestent l'urine nauséabonde, les raclures de vomissements, la nourriture pourrie, la marée d'excréments humains qui stagnent dans les égouts.

Vous voulez une image de la métropole ? Une représentation de la chose en soi ? Pensez à une scène nocturne, comme un paysage urbain dans une

peinture photo-réaliste, où un sordide rat galeux qui jaillit d'un égout pluvial pour ronger un pigeon mort dans leur gouttière. Les entrepôts abandonnés, la brique tachée de smog, transforment la rue en un canyon obscur et jonchent d'ordures les trottoirs répugnants. Au-dessus, un panneau d'affichage publicitaire vante des diamants brillants, portés par une femme élégante, presque orgasmique, moulée

Valentino Belloni,
Père et fille

dans une robe bleue. Un autre panneau brillamment éclairé incite les passants – dans une police de caractères rouges surchargée et surexcitée – à appeler un avocat véreux et poursuivre des gens en justice.

Il y a même une photo de l'avocat sur le panneau.

Les grandes villes ne sont ni des basses-fosses puantes ni des jardins enchanteurs.

Il porte une cravate jaune et son sourire se fige en un rictus.

Londres, Los Angeles, Lahore : peu importe l'endroit. Tous les espaces urbains ont cette odeur pestilentielle d'une foule de gens entassés les uns contre les autres. Tous se décomposent. Ils incitent au commerce de la malhonnêteté. Ils propagent des maladies. Remontez des

siècles en arrière et voyez ces trottoirs fissurés. Le métro, les égouts et les canalisations rouillées. Le sol souillé s'est affaissé sous le poids contre nature de la ville.

Et même alors, nous ne retrouverions pas le murmure enchanté des origines, le cœur vert et frais d'un Nouveau Monde. Retrouvez la ville au moment de sa fondation. Retirez les cadavres empilés les uns sous les autres, les générations de violence... Et si l'on replongeait dans sa terre d'origine, on ne trouverait que la tombe du premier meurtrier fondateur de l'espèce. La ville est bâtie sur la mort, du début à la fin. Une ville d'ossements.

L EXISTE UNE AUTRE VILLE, bien sûr. Ou, du moins, une autre façon de la voir : cette ville est parsemée de fleurs, d'œillets coupés et des roses en seaux à l'épicerie du coin. Cette ville regorge de parcs, de boulevards bordés d'arbres et de drapeaux flottant au-dessus des rues pavées. On y trouve des auvents et des porches en marbre. Les bonnes manières y règnent en maître, d'ailleurs : aucune civilisation ne pourrait exister sans *civitas*. Pas d'urbanité sans l'urbain. Rien de politique sans la polis.

Voulez-vous une contre-image d'un monde métropolitain ? Imaginez, peut-être, un petit déjeuner avec croissants, café au lait, « Tôt le matin / D'une belle journée d'été », pour citer le poète Robert Hillyer :

*Ils arrosaient le trottoir brûlant
Avec une giclée scintillante de vaporisateur.
Et l'odeur des averse d'été
Lorsque la poussière est détrempée,
Sous un décor de verdure,
Rue François Premier.*

Ou imaginez déambuler dans un paysage urbain. Vous vous promenez à l'abri d'un parapluie dans, par exemple, *Rue de Paris, temps de pluie* par Gustave Caillebotte. Ou quelque chose de plus doux, comme *Chambres du Parlement Coucher du soleil* de Claude Monet. Ou encore, quelque chose de plus percutant, comme *Paris par la fenêtre* de Marc Chagall.

La ville abrite musées, symphonies, ballets et opéras – tous ces arts civilisés qui n'existent que grâce à la munificence publique. Les riches ont du mal avec la générosité : les actes de charité ne sont généreux que lorsqu'ils s'accompagnent de sacrifices ; mais les riches ne sacrifient pas grand-chose, même lorsqu'ils donnent beaucoup. Cependant, Aristote nous donne un autre nom pour cette bonne action d'offrir des présents grandioses. Il l'appelle « la vertu de la munificence » : des dons à la société si importants que seuls les riches peuvent se les permettre. Et la ville est l'endroit où peut s'épanouir la magnificence.

Le lieu d'une activité débordante ainsi que de beauté. Le lieu de la bienfaisance et de la civilisation. Une terre de fontaines. Le lieu de vastes espaces pour le rire et la joie de l'interaction humaine. La ville est celle d'une femme et d'un homme, appuyés l'un contre l'autre sur le banc du parc le matin d'un week-end estival. La ville c'est le Père Noël de l'Armée du Salut qui sonne sa cloche et rit pendant que tombe la neige de Noël. La ville, ce sont ces gens

Joseph Bottum est directeur du Classics Institute au Dakota State University. Traduit de l'anglais par Dominique Macabie.

qui s'approchent et sourient en introduisant un billet d'un dollar dans sa boîte rouge en fer. La ville c'est l'écolière en uniforme bleu-marine qui va derrière un arbre se cacher de son chien, puis décide d'aller vite prendre dans ses bras le teckel anxieux pour lui faire un câlin. Une ville bruissant de petites grâces.

BIEN SÛR, PERSONNE N'A JAMAIS vraiment vécu dans l'une ou l'autre de ces villes, celles des Ossements ou des Grâces. Nous ne connaissons qu'un étrange amalgame des deux : corruption et honnêteté, méchanceté et bienveillance, côte à côte. Les grandes villes ne sont ni des basses-fosses puantes ni des jardins enchanteurs. Pas complètement. Ce ne sont que de beaux échecs et des succès en demi-teinte.

Même la ville assiégée par la guerre possède ses vertus rédemptrices. Même l'utopie la plus éblouissante cache ses péchés honteux.

D'où la ville tire-t-elle son origine? On invoque souvent l'économie pour expliquer la naissance des villes dans l'Antiquité, et c'est très bien : la ville s'est avérée le plus grand moteur économique que le monde ait jamais connu. Mais quand les êtres humains ont pour la première fois abandonné la vie nomade, cela n'avait rien à voir avec une soudaine compréhension des avantages financiers inhérents aux réservoirs d'amas de capitaux et des effets monétaires de la division du travail. Le mot même d'*économie* trahit ses récentes origines : dérivé d'*oikonomia*, mot grec ancien pour la gestion d'une maison, l'économie est devenue le mot désignant le budget du roi, la gestion de la maison royale, terme qui s'est ainsi développé à la fin du Moyen Âge pour signifier la gestion financière de la nation.

Dans *La Cité antique* (1864), l'historien Fustel de Coulanges fait valoir que la ville est littéralement issue de la tombe. Coulanges soutient que les peuples nomades avaient tendance à enterrer leurs morts dans des endroits particuliers. Peu à peu, des temples furent érigés près des tombes ; puis, près des temples, furent construites des places de marché, puis des maisons autour de ces places de marché.

Et puis, bien sûr, il y a la théorie politique, la civilisation comme refuge contre l'état de nature

brutal et méchant de Thomas Hobbes. En anthropologie, René Girard souligne que la mythologie fait presque toujours présider la mort à la naissance d'une civilisation. La ville est peut-être née de la peur de notre propre mort. Ou peut-être la ville est-elle née du chagrin ressenti à la mort d'autrui. Quoi qu'il en soit, au commencement de la ville était la mort.

DANS LA BIBLE, la première ville est fondée par Caïn, le premier meurtrier. À partir de là, l'Écriture exprime une méfiance constante envers les villes – le sentiment persistant que les villes sont définies par les tentations qu'elles offrent, les occasions qu'elles fournissent de pécher.

Les prophètes viennent du désert et des pâturages ; de la ville vient la corruption. Même en Terre Sainte, l'Arche d'Alliance repose dans le camp de campagne de Shiloh, plutôt que dans les villes conquises. Les vicieuses villes de Sodome et Gomorrhe semblent faire éclater la vérité profonde sur les villes – jusqu'à ce que, soudain, il n'en soit plus rien. Les Psaumes, puis les prophètes après David, offrent une vision différente de la ville. Son nom est Jérusalem.

C'est ainsi que saint Augustin perçoit l'histoire sociale de *La Cité de Dieu*. Caïn (signifiant « possession »), le fondateur de la ville terrestre, et son fils Hénok (signifiant « dévouement »), au nom duquel elle fut fondée, indiquent que cette ville est terrestre tant à ses débuts et qu'à la fin – une ville où l'on n'espère rien de plus que ce qu'on a sous les yeux en ce bas monde.

Augustin explique comment la Genèse énonce les professions de la lignée de Caïn : six générations plus tard arrive Jabal, « le père de ceux qui habitent sous la tente et de ceux qui ont du bétail » ; Jubal,

Les vicieuses villes de Sodome et Gomorrhe semblent faire éclater la vérité profonde sur les villes – jusqu'à ce que, soudain, il n'en soit plus rien.



Valentino Belloni,
Craqué

« le père de tous ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue » ; Tubal-Cain, « maître de tout forger de bronze et de fer » ; Naamah, qui signifie « beauté et plaisir ».

Ces frères sont décrits comme fondateurs des compétences nécessaires à la vie de la ville, et leur sœur les aide à mettre en exergue les tentations de la ville – y compris (selon les interprétations rabbiniques) ses belles chansons en hommage aux idoles. Ensuite s'ouvre le bref poème, le « Chant de l'Épée », que chante leur père, Lémec :

...écoutez-moi, femmes de Lémec, prêtez attention à ce que je dis ! C'est que j'ai tué un homme pour ma blessure et un enfant pour ma contusion. Si Caïn est vengé 7 fois, Lémec le sera 77 fois. (Gn 4 : 23-24)

On situe l'origine de la violence au moment où Caïn établit la première ville, et la persistance de la violence fut annoncée dans le « Cantique de l'épée » de Lémec.

Au plus profond d'elle-même, la Cité des Ossements est fondée sur le meurtre.

Pendant, quand David introduit l'Arche à Jérusalem, la Bible commence à raconter un contre-récit. Avant David, la Bible mettait en opposition la violence pécheresse de la ville et la paix de l'Eden, le

monde idyllique de l'innocence dans le jardin. Après David, la Bible a tendance à contraster la violence et la corruption de la ville réelle – Babylone et Ninive entre autres – avec la paix de la ville idéale.

Comme on le sait, Isaïe promet que, lorsque Dieu exercera son jugement parmi les nations, les peuples de la terre « Martelant leurs épées, forgeront des socs pour leurs charrues, et, de leurs lances, feront des faucilles. Plus aucune nation ne brandira l'épée contre une autre nation, et l'on n'apprendra plus la guerre » (Is 2 : 2-4). Or, cette prophétie vient immédiatement après l'assurance que « de Sion sortira la loi et la parole du Seigneur de Jérusalem » – une paix qui ne peut s'instaurer que dans une ville sainte, pas dans une cité de mort. Et même alors, elle n'est promise que « dans les derniers jours » – idéal apocalyptique de la ville, et non sa réalité, même dans la ville actuelle de Jérusalem.

Augustin soutient qu'il s'agit d'une vision de la Cité de Dieu, qui s'oppose à la Cité de l'Homme. Nous devons vivre dans une seule ville : la polis, avec ses structures civiques qui ont beaucoup de mal à contenir la menace constante de l'escalade de la violence. Néanmoins, nous sommes appelés vers l'autre ville : l'idée de la Nouvelle Jérusalem, qui se développe à partir des prophéties d'Ézéchiel tout au long du livre de l'Apocalypse.



La Bible commence avec un jardin et se termine sur une ville, comme l'ont rappelé Jacques Ellul et d'autres ensuite. Dans *Sans feu ni lieu : Signification biblique de la Grande Ville*, 1975, Ellul soutient que le plan de Dieu se développe à travers l'histoire sacrée en suivant cette même trajectoire. Ellul lui-même se méfiait des villes réelles, considérant la vie urbaine comme une contrainte pesant sur la liberté et l'autonomie humaines. Mais il reconnaît l'image apocalyptique de l'Apocalypse comme une rupture importante d'avec les autres religions anciennes : la Bible ne promet pas un retour à des débuts idylliques. Au lieu de la première innocence du jardin d'Eden, nous avons la seconde innocence de la Nouvelle Jérusalem, descendue du ciel de la part de Dieu et « promet de mettre fin aux émotions de la mort – tant l'anxiété face à notre propre mort que la douleur causée par la mort d'autrui : "Et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux ; et il n'y aura plus ni mort, ni douleur, ni chagrin, ni cri, ni douleur, car les anciennes choses sont passées" (Ap 21 : 4-18) ».

COMMENT COMPRENDRE les villes humaines par rapport à cet idéal prophétique ?

Oh, nous avons imaginé une ville dûment détruite, comme Sodome et Gomorrhe. *L'Incendie*

de Los Angeles, le roman de Nathanael West (1939), se termine sur une image de la ville en flammes : les vents secs de Santa Ana extraient l'humidité des bungalows de bois pour n'en faire que le combustible attisant le grand feu purificateur. Nous avons même imaginé la ville comme digne d'une destruction qui ne vient jamais tout à fait, comme si Dieu avait abandonné jusqu'à même sa colère contre nous. Dans *Gatsby Le Magnifique*, par exemple, un panneau d'affichage, publicité pour un optométriste, se dresse au-dessus de la vallée des cendres : « Au-dessus de la terre grise et des spasmes de poussière sombre qui dérivent sans fin sur elle, vous apercevez, après un instant, les yeux du docteur T. J. Eckleburg. »

Or, dans la vision d'une ville non fondée sur le meurtre, on peut envisager un chemin de rédemption en faveur des villes que nous habitons actuellement. C'est précisément notre vocation d'atteindre la Cité de Dieu, qui n'est pas encore arrivée, ce qui nous permet d'œuvrer pour l'amélioration de la Cité de l'Homme. William Blake, se plongeant dans les « sombres moulins sataniques » de l'Angleterre industrielle, imagine l'apocalypse redonnant nature et sainteté à la terre troublée, et il s'engage : « Je ne cesserai de me battre mentalement, / Et mon épée ne dormira pas dans ma main : / Jusqu'à ce que nous

Valentino Belloni,
Concert privé

ayons construit Jérusalem, / Dans la terre verte et agréable de l'Angleterre. »

Pourtant, même le désir de perfectionner la cité terrestre peut conduire à une répétition du péché de Caïn. Un exemple extrême en est la rébellion de Taiping – conflit humain le plus sanglant hormis les guerres mondiales – qui en 1853 prit Nankin, et la rebaptisa « Nouvelle Jérusalem ».

A NEW YORK, DES FLOTTES de taxis jaunes descendent en trombe la Cinquième Avenue jusqu'à Washington Square, en passant par les ravins de Greenwich Village, puis les canyons de Wall Street. De l'autre côté de l'océan, des troupeaux similaires traversent Londres.

Même le désir de perfectionner la cité terrestre peut conduire à une répétition du péché de Caïn.

Cracovie se retrouve tout autour du monde. À Salvador de Bahia, dans la ville coloniale brésilienne, on peut se promener comme dans la ville royale polonaise, parmi de superbes édifices catholiques – ce qui montre que tout ce dont nous avons besoin, d'un quartier à l'autre, pour conserver une architecture baroque

encore présente aujourd'hui, c'est d'une ville riche au moment opportun, et trop pauvre au siècle passé pour qu'on ait pu la détruire et reconstruire. Malgré toutes leurs différences, les villes reflètent les traits et caractéristiques de toutes les autres villes.

Ankara, Brasilia, Versailles et Las Vegas, par exemple. Chacune aussi différente que possible, elles partagent pourtant quelque chose d'étrange : une uniformité inquiétante à chaque époque de son architecture, du fait d'avoir été construites toutes

en même temps. Rome, se plaignait Ezra Pound, est la seule ville gérée comme un musée. Mais toutes les villes méditerranéennes ressentent parfois la même chose. Toutes les villes côtières, comme l'a souligné Albert Camus, tournent le dos à la mer ou se tournent vers elle. Charleston et Miami sont des villes américaines qui penchent leur éblouissant visage sur l'eau. Tacoma et New York sont des villes qui se sont repliées vers l'intérieur, et ont repoussé leurs sinistres entrepôts au bord de l'océan.

Je me souviens m'être assise une fois, tard le soir, dans un restaurant du sud de San Francisco, et avoir lu *Atticus*, le roman de Ron Hansen de 1996. Des vagues de brouillard pulsaient contre les fenêtres. On entendait le rugissement des avions du côté de l'aéroport voisin. Le café se voulait l'ancien standard américain : une eau épaisse, brun pâle, brûlée par le percolateur. Et le roman – ah, oui, le roman. Dans son conte inspiré du Fils Prodigue, où il est question d'un éleveur moderne et son fils disparu, Hansen présente un symbole élaboré à partir d'un chien solaire – cet étrange phénomène atmosphérique pendant lequel on croit voir un second, plus petit, soleil trotter à environ 22 degrés à gauche ou à droite du vrai soleil. Dans *Atticus*, le chien solaire symbolisait la relation des pères et des fils, l'étrangeté du monde physique, et peut-être même l'Eucharistie.

Se pourrait-il que pour la ville existe aussi un symbole aussi riche ?

Au plus profond de son essence, la ville est vile. Au mieux d'elle-même, la ville est noble. Nous n'avons fait l'expérience que d'un milieu mixte : un peu maudit, un peu béni. Une occasion de pécher et aussi de faire œuvre de charité. Une tache de laid, un éclair de beauté aussi.

Quelque chose d'humain, en d'autres termes – chargé de la culpabilité de Caïn, mais tendu vers la Nouvelle Jérusalem. ➤



Gertrude Hermes,
*Le voyage du
pèlerin*, gravure
sur bois

LECTURE

La cité pèlerine

AUGUSTIN D'HIPPONE

DEUX AMOURS ONT DONC FAIT deux villes. L'amour de soi, jusqu'au mépris de Dieu, a fait la cité terrestre, et l'amour de Dieu, jusqu'au mépris de soi, a fait la cité céleste. Ainsi le premier se glorifie en lui-même, et le second se glorifie dans le Seigneur. Le premier cherche sa gloire auprès des hommes, mais le second trouve sa plus haute gloire en Dieu, le témoin de notre conscience. Le premier lève la tête dans sa propre gloire ; le second dit à son Dieu : *Ma gloire, et celui qui lève ma tête* (Ps 3 : 4). Dans le premier, la soif de domination domine à la fois ses princes et les nations qu'il soumet ; dans le second, les chefs et les disciples se servent les uns les autres dans l'amour, les chefs par leurs conseils, les disciples par leur obéissance. Le premier aime sa propre force, manifestée dans ses hommes de pouvoir ; le second dit à son Dieu : *Je t'aime, Seigneur, ma force* (Ps. 18 : 2).

LA CITÉ TERRESTRE, qui ne vit pas par la foi, cherche une paix terrestre, et elle établit un accord de commandement et d'obéissance entre ses citoyens afin de susciter une sorte d'accommodement entre les volontés humaines en

ce qui concerne les choses qui concernent cette vie mortelle. Et la cité céleste – ou plutôt la partie de celle-ci qui est en pèlerinage dans cette existence mortelle et qui vit par la foi –, doit nécessairement faire usage de cette paix aussi, au moins jusqu'à ce que cette existence mortelle, pour laquelle une telle paix est nécessaire, passe...

Tant que cette ville céleste est un pèlerin sur terre, elle appelle des citoyens de tous les peuples et rassemble une société de pèlerins de toutes les langues. Elle ne se soucie pas des différences dans les manières, les lois et les institutions par lesquelles la paix terrestre est atteinte ou maintenue. Mais elle n'abroge ni n'abolit aucun de ces principes ; elle les préserve et les suit, à condition seulement qu'ils n'interfèrent pas avec la religion qui enseigne que nous devons adorer l'unique Dieu suprême et vrai, car, aussi différents qu'ils puissent être dans différentes nations, ils visent tous la même chose : la paix terrestre. Ainsi, même la ville céleste fait usage de la paix terrestre pendant son pèlerinage. ➤

Source: La cité de Dieu (*De Civitate Dei*) XI-XXII.

Traduit par Allen Page



Petits actes de grâce

Bâtir une communauté urbaine à Pittsburgh

BRANDON MCGINLEY

Tony Taj, *Ligne d'horizon*, technique mixte sur toile, 2011

CETTE HISTOIRE COMMENCE PAR un événement que j'ai d'abord pris pour un fiasco. C'était le 19 mars 2016, le jour de la saint Joseph. Le courriel que j'avais envoyé à des amis des environs de Pittsburgh se présentait comme suit :

Nous vous convions à un dîner-partage... pour échanger sur la façon dont les jeunes catholiques de Pittsburgh peuvent s'adapter efficacement aux défis de la société moderne et laïque. Historiquement, les catholiques ont toujours naturellement formé des communautés de soutien – spirituel, social, financier, etc. –, dans

les quartiers, paroisses et diverses associations. Comment former de nos jours des communautés intentionnelles qui manifestent le caractère unique de l'Église catholique tout en s'engageant activement au-delà dans le monde ? Comment nous entraider plus efficacement ?

Lors de cet événement, le problème fut la participation – il y avait trop de monde. Entre le service aux tables, les places assises à trouver et la prise en charge des enfants, les conversations furent réduites à la portion congrue, et nos rares échanges étaient incohérents et mal ciblés. Nous étions évidemment tous désireux d'organiser une vie commune pour faire

barrage à l'aliénation du libéralisme laïque, mais nous n'avions même pas trouvé comment en parler.

Au cours des quatre années postérieures à ce repas-partage, certains des invités ont déménagé dans d'autres villes ou d'autres quartiers. Mais plusieurs d'entre nous se sont installés dans le même quartier, Brookline, au sud de Pittsburgh. Sans jamais vraiment nous en donner la peine, nous avons concrétisé ces notions abstraites qui étaient sur la table lors de cette rencontre chaotique.

Personne n'a décidé que Brookline allait accueillir une Communauté avec un grand C. Notre famille fut la deuxième de notre groupe d'amis à déménager dans le quartier, surtout pour la qualité du logement, son accessibilité à pied et son prix abordable. Nous vivions à trois pâtés de maisons de quelques amis, mais ce n'était que la cerise sur le gâteau.

C'est alors qu'une troisième famille d'amis a elle aussi choisi Brookline, et la maison qu'ils ont achetée était à deux pas de la première. C'était tellement pratique ! Nos trois familles pouvaient se rendre à pied chez les autres pour repas, anniversaires ou parties de cartes. Courant 2016, cependant, nous nous sommes rendu compte qu'en réalité sept familles, toutes dans le sud de Pittsburgh ou dans la banlieue voisine, passaient beaucoup de temps ensemble.

Nous avons donc organisé une nouvelle réunion, juste à sept familles. Cette fois-ci, nous avons appris notre leçon et fait garder les enfants par un adolescent pour permettre aux parents de parler tranquillement. Au cours de notre conversation, nous avons reconnu qu'il se passait *quelque chose* d'organique : proximité, valeurs communes et enfants d'âges similaires, tout nous rapprochait. Nous avons décidé de nous donner les moyens de confirmer et développer ces amitiés, plutôt que de les laisser s'épuiser sous les vents implacables d'aliénation, dislocation et anxiété.

Nous avons monté un groupe de discussion en ligne de façon à rester en contact toute la journée

pour offrir ou demander aide et prières, planifier des événements, demander conseil ou simplement nous raconter les dernières atrocités des tout-petits. Il s'agissait explicitement d'accroître et de faciliter les interactions dans le monde réel, mais jamais de les remplacer. Et nous nous sommes engagés à nous donner réciproquement priorité sur notre temps et attention, à donner librement et joyeusement sans calcul, sans attendre de contrepartie, à nous traiter mutuellement – de plus en plus au fil du temps –, comme des membres d'une même famille.

Pour décrire cette démarche, j'ai toujours utilisé dès le début le langage de la « communauté ». Après tout, j'ai tendance à penser en matière de vastes concepts abstraits, et j'avais donc une perspective globale. Cependant, ces amis ont toujours essayé de me ramener les pieds sur terre et j'ai fini par comprendre : ce que nous théorisions et essayions de mettre en pratique n'était pas de créer une société, mais simplement d'entretenir une amitié authentique.

NOUS ROULIONS EN FAMILLE sur une autoroute de Virginie quand nos téléphones ont bipé. Le message nous notifiait un chat de notre groupe, et c'était urgent : l'un des fils de nos amis avait désespérément besoin de prières. Aucun détail, mais il était particulièrement affligeant que le message vienne d'une personne autre que ses parents. De toute évidence en tout cas, ils étaient trop paniqués pour l'envoyer eux-mêmes.

Nous étions impuissants à les soutenir physiquement. Mais on pouvait prier. C'est ce que nous avons fait avec les enfants, sur les petites départementales de Virginie. Et nous nous sentions unis à nos amis, qui priaient aussi, dans leur maison ou peut-être sur d'autres routes.

Ce garçon, avons-nous découvert plus tard, était tombé d'un arbre et s'était ouvert le crâne sur une racine. À quelques millimètres près, le nerf auditif était sectionné, l'artère carotide entaillée. Heureusement, tout s'est bien terminé et il se porte bien.

Brandon McGinley est un écrivain, rédacteur et conférencier dont le travail a paru dans des publications comme First Things et la Catholic Herald. Il vit à Pittsburgh avec sa femme et ses quatre enfants. Traduit de l'anglais par Pierre Kehoe.

Des familles de Brookline se rassemblent sur un trottoir de Pittsburgh.



Photos offertes avec l'aimable autorisation de l'auteur

Aujourd'hui, six des sept familles du groupe vivent à Brookline. Fait remarquable, la septième famille, que l'emploi du papa obligeait à résider en banlieue, a déménagé à l'autre bout de leur ville pour habiter aussi près que possible de notre quartier. Personne n'avait demandé aux familles de déménager ; nous n'avions jamais pris l'engagement spécifique d'habiter à proximité les uns des autres. Mais les avantages en étaient tellement évidents qu'ils ont accéléré le calendrier de construction de leur nouvelle maison et installé leurs pénates à cinq ou dix minutes de nous.

Jadis, Brookline était l'un des quartiers catholiques les plus dynamiques d'une ville composée majoritairement de quartiers catholiques. L'Église de la Résurrection en était la plus grande paroisse, avec la plus grande école du diocèse. À l'heure actuelle, Pew n'a pas fait d'étude sur nous, mais on peut supposer que « relaps catholique » constitue l'identité religieuse la plus commune chez nos voisins.

Il est tentant de dire que nous essayons de restaurer cet héritage, perdu au milieu du siècle. Et j'en ai parfois l'impression, comme lorsque je me penche par la fenêtre de notre minifourgonnette pour discuter avec les garçons d'un de nos amis sur leur vélo. Mais l'amitié ne consiste pas à se conformer à un modèle historique. Il s'agit de se conformer au Christ dans les circonstances que Dieu nous présentent.

Il est inspirant d'en voir d'autres exemples, même si nous ne partageons que modestement leur radicalisme. Ma famille a rendu à deux reprises visite au foyer Bruderhof de Pittsburgh, où vivent pendant leurs années universitaires des étudiants

des communautés de New Meadow Run et Spring Valley, et nous sommes impatients de renouveler ces moments plus souvent. Et j'ai eu la chance d'avoir été accueilli par la communauté de Fox Hill, dans la vallée de l'Hudson. Voir des lieux comme ceux-ci, et des gens qui confient leur vie et leur paix intérieure en l'amour du Christ et de leur prochain, tout cela nous remplit de confiance : de nos jours, la communauté chrétienne n'est pas seulement *possible*, mais *essentielle*.

Tout simplement parce qu'en fait l'ancien modèle, quelles que soient ses caractéristiques et ses failles, ne nous est plus accessible. Ces vieux quartiers se sont construits sur un substrat de culture chrétienne, érodé depuis longtemps – en partie à cause de l'infidélité des communautés qu'ils abritent. Quoi que nous fassions pour aller de l'avant, à l'heure actuelle et à l'avenir, c'est en comprenant clairement que nous sommes en train de bâtir à partir de zéro ou presque. Nous n'avons pas un projet de récupération, mais voulons poser les premières poutres de l'échafaudage qui étayera une renaissance du témoignage chrétien communautaire dans les décennies et générations à venir.

J' au golf avec deux des pères du quartier. Mais quand j'ai appelé l'un d'eux pour confirmer, j'ai senti à son ton que quelque chose n'allait pas. Son épouse et lui accueillaient les trois garçons d'une autre famille parce que leur mère, enceinte, présentait des symptômes alarmants. Elle passa une échographie en urgence : le bébé était mort-né.

Les parents endeuillés sont revenus chercher

leurs autres enfants et ont pleuré avec leurs amis. Nous les avons eus quelques jours plus tard, la veille de l'accouchement du corps sans vie du bébé. Son mari observa que son épouse était devenue une icône vivante de la Pietà. J'ai repensé à l'étreinte que nous avons partagée quand il m'avait parlé pour la première fois de cette grossesse.

La famille a organisé les funérailles d'Angelus (comme ils voulaient l'appeler) ; le funérarium et le cimetière ont offert leurs prestations gratuitement. Tous les enfants en âge de manier une pelle ont jeté de la terre dans la petite tombe. Quand on partage les jeux, on partage aussi la douleur. Partager dans la joie, c'est partager aussi dans la tristesse. Partager dans la vie, c'est aussi partager dans la mort.

L EST GÉNÉRALEMENT ADMIS que le couple marié constitue l'unité fondatrice de la communauté chrétienne, mais c'est incomplet. Bien sûr, c'est l'affaire d'un mari et d'une femme, en coopération avec le Créateur, d'engendrer la prochaine génération. En conséquence, dans l'imaginaire chrétien, le foyer que forment parents et enfants, à l'image de la Sainte Famille, occupe à juste titre une position privilégiée. Mais une focalisation exclusive sur la famille nucléaire risque de réduire à la seule fertilité biologique la vie abondante dont parle Jésus (Jn 10 : 10). L'Évangile va plus loin. Dans l'Église, la fécondité spirituelle de la grâce fait germer et nourrit la présence de Dieu parmi nous, rendant possible une véritable communion interpersonnelle ici-bas.

En d'autres termes, l'amitié est fertile. Non seulement proximité et solidarité engendrent la stabilité matérielle, sociale et spirituelle qui rend possible l'accueil confiant d'un plus grand nombre d'enfants ; mais les relations de charité mutuelle deviennent elles aussi des canaux de la grâce. Et parce qu'une amitié authentique est tant spirituelle que corporelle, elle est aussi sacramentelle. Dans l'Église catholique, on dit des sacrements qu'ils sont des « signes efficaces de grâce », qui font naître les réalités spirituelles dont ils sont porteurs. Certes, donner un repas à une mère post-partum ou enlacer les épaules d'un père en difficulté ou corriger gentiment l'enfant d'une autre famille ne font pas

partie des sept sacrements ; ils n'en demeurent pas moins des actes de confiance et de soutien qui communiquent la grâce.

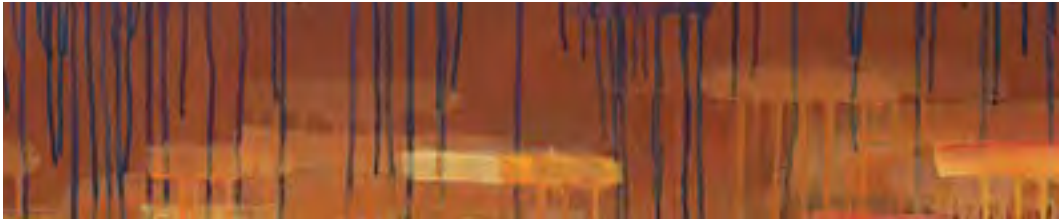
À eux tous, ces actes apparemment anodins forment une matrice qui vibre de vie divine. Ils constituent le fondement d'une vie commune que notre culture laïco-individualiste trouve effrayante à cause dans la vulnérabilité qu'elle impose ; et peu pratique, car elle implique le don de soi.

Et pourtant, à la perspective d'une possible véritable communauté, les gens s'avèrent fascinés, captivés, enchantés. C'est parce que nous, les humains, savons que la vie, si elle est vécue en solitaire ou dans des familles isolées, reste en deçà de son plein potentiel. Quelque part au fond de nos âmes sont gravées les paroles : « Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. »

De toute évidence, l'expérience Brookline est en train de dépasser les limites d'une simple l'amitié. Plusieurs nouvelles familles se sont installées dans le quartier – certaines cherchant à participer à notre petit quelque chose, d'autres s'y retrouvant un peu par hasard –, et nous en avons intégré quelques-unes, arrivées avant nous. Nous espérons attirer des gens à différentes étapes de la vie – plus jeunes, plus âgés, célibataires, sans enfants –, mais personne ne sait vraiment comment s'y prendre, si ce n'est de saisir les occasions que Dieu placera devant nous.

Il est indéniable que le développement d'une communauté est devenu notre affaire. Ne pas s'y lancer reviendrait à frustrer la fécondité de la grâce ; ce serait ignorer la leçon que nous avons apprise il y a quelques années, lorsque nous avons reconnu que quelque chose de spécial se passait et pris l'initiative de faire en sorte que cela continue. La communauté c'est le prolongement organique de l'amitié, mais elle exige, surtout de nos jours, un peu d'intentionnalité pour espérer la catalyser et la nourrir.

Ces premières amitiés demeurent le noyau de fusion fournissant son énergie et gravité à l'ensemble du système. Mais la grâce prolifère. Cela signifie que naîtront de nouvelles amitiés, de nouveaux noyaux vivifiants de sacramentalité qui, avec le temps, formeront un diagramme de Venn incroyablement compliqué, riche d'irruptions du ciel sur terre.



UN SOIR D'ÉTÉ, PLUSIEURS familles, dont quelques nouvelles venues, ont accepté de se rencontrer à Scoops, un glacier du Boulevard, autour d'une crème glacée. Nous avons récité un chapelet en nous dirigeant vers la rue principale, puis avons encombré le trottoir avec tous nos enfants aux doigts poisseux, et c'est alors que l'une des nouvelles familles a suggéré un plan B : nous retrouver chez eux, à un pâté de maisons seulement.

Nous avons tous gravi une côte comme on en trouve qu'à Pittsburgh – franchir un pâté de maisons ici est souvent plus éreintant que parcourir un kilomètre à Omaha – et nous nous sommes rassemblés sur leur vaste porche. Les enfants couraient partout, et les parents parlaient, parlaient et parlaient encore, en berçant les bébés et en versant des limonades.

Tandis que s'étendait le crépuscule de cette soirée d'août, nous avons tous rassemblé nos enfants (peu disposés à se quitter !) et sommes rentrés à la maison (à pied bien sûr). Un ou deux des nôtres se sont endormis en chemin.

Vous avez sans doute l'impression que j'embellis, mais c'est souvent ainsi que cela se passe, vraiment. Sur le coup, bien sûr, on se soucie surtout de discipline et de la sécurité des enfants, et les vertus de la solidarité peuvent certes paraître un peu abstraites. Mais, presque chaque fois, sur le chemin du retour chez nous ou juste avant de nous endormir, nous nous disons : « Bien contents d'y être allés. C'était une bonne journée. »

Nous savons bien que tout n'ira pas toujours comme sur des roulettes. Les petites bêtises d'enfants virent ensuite aux gros soucis des grands. Et bien sûr, il arrive que les adultes trahissent la confiance. (Pour respecter la vie privée, je n'aborderai pas ici de défis spécifiques). Nous en avons discuté en toute franchise, en nous engageant dans cette qualité de confiance intentionnelle qui rendra possible, Dieu voulant,

d'affronter les problèmes graves en toute transparence.

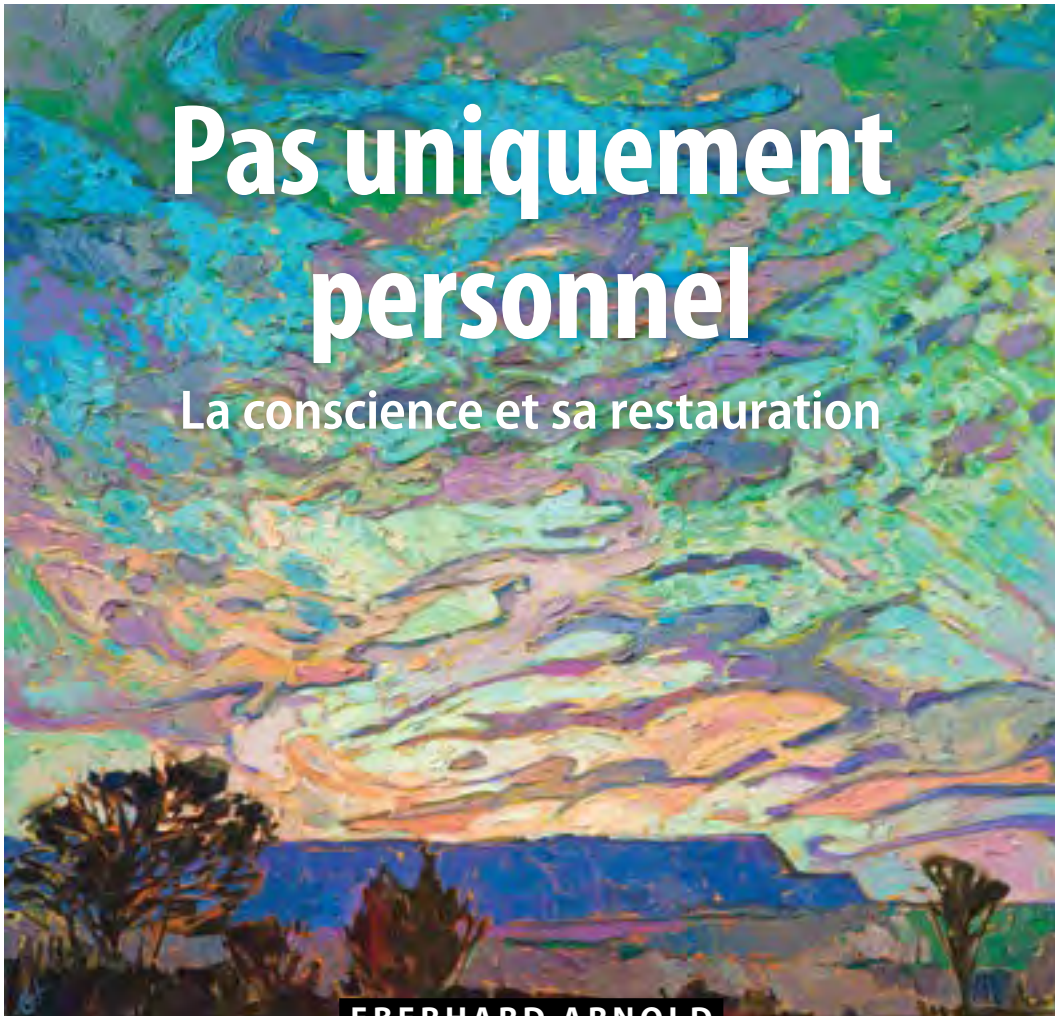
Pour l'instant, cependant, nous nous disons que nous ne méritons pas toutes ces bénédictions de paix et de bon ordre. Pour l'instant, et pour longtemps, prions-nous, nous avons la conviction que c'est une initiative durable.

Parce qu'en vérité, c'est durable, surtout parce que la grâce est infiniment durable.

La peur de la vulnérabilité que faire confiance suscite est considérée comme une réponse réaliste à la vérité chrétienne de la Chute et à notre inexorable péché. Cependant, quand une prudence apparemment de bon aloi nous empêche de nous engager à nous sacrifier mutuellement, cela revient à désespérer du pouvoir salvateur de la grâce – et rend impossible précisément cette solidarité sur laquelle se fondent amitié, communauté, « faire société »... Cela reviendrait non pas à se protéger du péché potentiellement toxique d'autrui, mais de se complaire dans le nôtre.

Si l'exemple de Brookline doit faire tache d'huile et servir de fructueux exemple de communauté chrétienne, ce ne sera jamais un prototype reproductible, ni, Dieu nous en garde, une illustre « communauté modèle ». Il figurera plutôt un lieu où la puissance salvatrice de la grâce a simplement été autorisée à œuvrer comme il se doit ; où des personnes, avec des personnalités, des forces et des faiblesses radicalement différentes, sont capables de vivre ensemble « à la vie à la mort », dans la sécurité de notre identité commune en Christ.

Je conclurai sur la formule épiscopale de David Zubik, évêque de Pittsburgh : « Rien n'est impossible à Dieu. » J'admets que, comparée aux légendaires devises latines traditionnelles, j'avais depuis longtemps conscience de la banalité de celle-ci. Mais j'ai maintenant compris toute sa noblesse. Et peut-être, du moins je l'espère, la communauté Brookline est bien placée pour incarner cette grandeur dans cette ville. ➤



Pas uniquement personnel

La conscience et sa restauration

EBERHARD ARNOLD

En 1932, à l'époque du déclin de la République de Weimar, le rédacteur fondateur de Plough, Eberhard Arnold, publia une brochure sur la conscience et ses rapports avec la politique et la société. Cet article est adapté d'une nouvelle édition anglaise de cet ouvrage.

LA CONSCIENCE EST UN ORGANE d'une délicatesse extraordinaire, représentant les sentiments les plus profonds de l'esprit humain. Comme un instrument d'enregistrement sensible, influencé par chaque changement de temps, il est susceptible d'être endommagé par tout choc. Quand nous laissons sans réfléchir les portes de notre vie intérieure ouvertes à l'atmosphère toujours changeante des temps, la conscience risque d'être déséquilibrée.

Mais pas seulement à ce moment-là : elle peut être tout aussi égarée par le développement mental et intellectuel. Même une recrudescence de l'activité religieuse peut causer de graves dérangements. La conscience est un facteur d'incertitude, même dans les sphères les plus saintes de la vie. Elle reste malade tant qu'elle n'est pas guérie par la puissance de la vie abandonnée de Jésus. Lié à de faux idéaux, c'est-à-dire à une pensée humaine erronée, il reste peu fiable jusqu'à ce qu'il expérimente la liberté – et

Erin Hanson,
Desert en couleur

affirme sa liberté –, dans la Parole vraie et vitale de Dieu, dans l'Esprit vivant de Jésus-Christ.

L'état malsain d'une conscience errante s'exprime par l'anéantissement des autoaccusations, qui peuvent même conduire à la démence. Ici, la conscience réagit au mauvais endroit. Il est typique de tous les faux idéaux et objectifs qu'ils privent la conscience de la certitude de l'essentiel, la liant plutôt à ce qui est secondaire. Tant que d'autres points d'attraction concurrencent le pôle magnétique, l'aiguille de la boussole secoue de façon instable ça et là sans aucune précision.

Cette agitation donne lieu à un jugement hésitant qui, comme un oiseau de proie, cherche une victime. Il y a des cas où une conscience malade ne laisse aucune pensée ni aucune démarche se faire sans la soumettre à des doutes sérieux et à des jugements sévères. Une telle maladie remplit toute la vie de griefs et d'insatisfaction, de flagellation et d'injustice.

Ce n'est que lorsque la conscience qui inflige de telles souffrances sur elle-même expérimente la rémission des péchés par le Christ que la guérison peut être donnée. Ceux à qui on a pardonné beaucoup aiment beaucoup. Ceux qui font l'expérience de l'amour pardonnent beaucoup.

HISTORIQUEMENT, IL Y AVAIT une tendance à appeler même les réactions les plus saines de la conscience un signe de maladie qui devrait être ignoré, et cette même tendance prévaut encore aujourd'hui sous une nouvelle forme. Elle doit être répudiée de manière décisive. La conscience ne doit jamais être réduite au silence ou méprisée. Au contraire, elle doit être conduite à une splendide santé en étant libérée des faux objectifs et orientée vers le royaume de Dieu. De cette façon, elle sera remplie d'une nouvelle clarté et d'un nouveau contenu, conduisant à une activité vivante dans tous les domaines de la vie embrassés par la

conscience – pas seulement dans la vie personnelle, mais dans les questions de responsabilité publique et d'activité professionnelle.

Cette purification comprend le fait d'être libéré de ses biens, d'effusion de sang et de mentir, tout autant que d'être purifié dans le domaine du sexe. Pendant et après la [Première] Guerre mondiale, toutes sortes de pratiques commerciales malhonnêtes ont gagné du terrain, même dans des cercles qui avaient depuis longtemps fait preuve d'une certaine fermeté d'instinct moral. Pour une grande partie de

la nation allemande, toute défense efficace que la conscience aurait pu avoir contre les puissances de l'enfer avait été détruite – par exemple, par le meurtre politique (justifié comme « autodéfense ») et par une ouverture irréfléchie à permettre une reprise de la guerre et une guerre civile.

Aujourd'hui encore, il n'y a pratiquement aucun malaise réel au sujet de l'injustice de Mammon et de la propriété – une injustice qui, en fait, tue l'amour dans tous les aspects de la vie. Dans la confusion évidente des consciences, il n'est pas surprenant de constater un manque de retenue face aux désirs cupides et aux infidélités effrontées. Cet état critique et turbulent est voué à la destruction ; des signes inquiétants se manifestent de toutes parts. Pendant ce temps, les chefs spirituels expliquent la confusion de plus en plus grande d'une manière si éblouissante que personne ne se sent mal à l'aise.

EN CHRIST, LA CONSCIENCE qui était notre ennemie devient notre amie. Auparavant, il devait condamner notre vie ; maintenant, il dit oui à la vie nouvelle qui nous a été donnée en Christ. Libéré de toute impureté par la communauté avec lui, l'esprit humain accepte l'assurance et la certitude données en Jésus Christ. Ainsi, la conscience, en tant que conscience du Christ, devient un représentant de Dieu.

La conscience doit être orientée vers le royaume de Dieu.

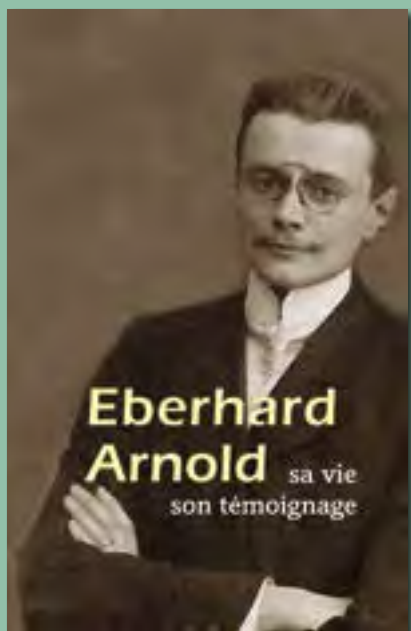
Le chemin de Jésus est l'amour, agapè. Ce genre d'amour est unique. Cela donne une orientation très précise. C'est un chemin, et ce chemin est très clairement tracé. Dans l'expérience de l'amour de Dieu, Jésus-Christ nous conduit aux sommets les plus élevés de la volonté, de la clarté de la reconnaissance et de la force du cœur qui est joie. Il ne le fait pas pour nous. Il veut que nous transmettions les ruisseaux de cette puissance d'amour qui est déversée dans nos cœurs. Ces ruisseaux sont destinés à inonder la terre, révélant le cœur de Dieu et établissant sa gloire.

L'amour abandonne tout ce qu'il possède. La justice du Christ ne mène pas de procès. Elle n'exploite pas l'entreprise d'un intermédiaire ou toute autre entreprise qui est au désavantage d'un autre. Il renonce à tous ses avantages, il sacrifie tous ses privilèges et il ne défend jamais un droit. La justice du Christ ne siège jamais dans un jury, ne prive jamais personne de liberté et ne condamne jamais à mort. Il ne connaît pas

d'ennemis et ne combat personne. Il ne fait la guerre à aucune nation et ne tue aucun être humain.

Et pourtant, lorsque cette justice est à l'œuvre, c'est la justice dans sa forme la plus active, la paix dans sa forme la plus énergique et la construction dans sa forme la plus efficace. La somme totale de tout ce qu'il nous est ordonné de faire est d'aimer : aimer avec un cœur pur, une conscience claire et une foi authentique. Pour que l'amour parfait puisse circuler librement, Jésus a montré à la conscience la voie de la communauté responsable en Dieu. C'est la nature essentielle de son royaume et de son église. ➤

Adapté de The Conscience (Plough, 2019), tome 2 du chef-d'œuvre d'Arnold Inner Land. Plough publiera les trois volumes supplémentaires en anglais l'année prochaine. Pour en savoir plus, consultez le site plough.com/innerland. Traduit de l'anglais par Allen Page



Eberhard Arnold

Sa vie, son témoignage

Les Éditions Plough

Ce livre est une introduction à la pensée du théologien et fondateur du mouvement dit Bruderhof. Eberhard Arnold nous mène à cette conclusion : là où le Christ règne, les questions politiques, sociales, pédagogiques, humaines, trouvent leur solution. Pour ce faire la parole du Christ doit s'incarner dans une Église-communauté.

www.plough.com/innerland

Madeleine Delbrêl

JASON LANDSEL

EN 1933, MADELEINE DELBRÊL, vingt-neuf ans, emménage avec deux amies dans une maison d'Ivry-sur-Seine, en banlieue parisienne, foyer du communisme. Ils se sont voués à une vie de simplicité, de chasteté et d'évangélisation. Leur plan était, tout simplement, d'aimer leurs voisins – personnellement, affectueusement, pratiquement. Elle travaillait comme écrivaine et conférencière, et cherchait chaque jour à répondre à ceux que Dieu a mis devant elle pour les aimer et les servir.

Dans les rues d'Ivry, chrétiens et communistes s'affrontent ouvertement, mais la maison Delbrêl a une porte ouverte, un lieu d'hospitalité où toute personne, quel que soit son milieu, est accueillie et acceptée : « une minuscule cellule de l'Église, écrit Delbrêl, née en notre temps, faisant sa demeure en notre temps. »

Elle n'avait pas été élevée comme une chrétienne ; ses parents étaient des agnostiques à la mode. À dix-sept ans, elle a écrit un manifeste qui commence ainsi : « Dieu est mort... Vive la mort ! » Les Delbrêl organisent des fêtes somptueuses ; Madeleine divertit les invités avec des lectures. Elle a étudié la philosophie à la Sorbonne, dessiné ses propres vêtements et coupé ses cheveux courts. Elle s'est fiancée à un philosophe, un autre athée.

Puis les choses se sont effondrées. Ses parents se sont éloignés et son fiancé a rompu les fiançailles pour rejoindre un ordre dominicain. Bouleversées, les pensées de Madeleine retournèrent à la question de Dieu. « J'ai rencontré plusieurs chrétiens, écrit-elle, ni plus âgés, ni plus bêtes, ni plus idéalistes que moi ; en d'autres termes, ils ont vécu la même vie

que moi, ils ont discuté autant que moi, ils ont dansé autant que moi. »

Et puis, « j'ai décidé de prier [...] En lisant et en réfléchissant, j'ai trouvé Dieu ; mais en priant, j'ai cru que Dieu m'a trouvé et qu'il vit la réalité, et que nous pouvons l'aimer comme nous aimons une personne. »

Sa conversion a été concluante – « éblouissante », selon ses mots –, et, depuis l'âge de vingt ans jusqu'au jour de sa mort, elle n'a jamais cessé d'être « accablée par Dieu ».

Bien qu'elle ait maintenant rejeté l'analyse matérielle marxiste du monde, elle a refusé de rejeter les communistes eux-mêmes. « S'il y a des femmes chrétiennes dont les maris ou les enfants... sont communistes, écrit-elle, elles les aiment d'un amour que Dieu fait sien. Pour les aimer, ils n'ont pas besoin d'accepter la carte du Parti qui déclare leur opposition à Dieu... Mais en refusant leur carte, ces femmes ne sont pas obligées de nier leur chair, leur cœur, leur affection. »

Madeleine Delbrêl est décédée en travaillant à son bureau à Ivry-sur-Seine le 13 octobre 1964 d'une hémorragie cérébrale, deux semaines avant son sixième anniversaire. En 2018, le Pape François la déclare « vénérable », la mettant sur la voie de la canonisation comme sainte.

« Il y a des gens, écrivit-elle un jour, que Dieu démolit et sépare. Il y en a d'autres qu'il laisse dans la foule, des gens qu'il ne « retire pas du monde... Ils adorent la porte qui donne sur la rue... Nous, les gens ordinaires des rues, nous croyons de toutes nos forces que cette rue, ce monde, où Dieu nous a placés, est notre lieu de sainteté. » ➤

Jason Landsel est l'artiste de série « Précurseurs » de La Charrue. Il a, entre autres, peint le portrait de Madeleine Delbrêl (ci-contre). Traduit de l'anglais par Allen Page.



« Nous croyons de toutes nos forces que cette rue, ce monde, où Dieu nous a placés, est notre lieu de sainteté. »

Madeleine Delbr el



Aristarkh Lentulov, *Porte avec une tour : Le nouveau Jérusalem*

« Au début, Dieu avait planté un jardin
dans lequel l'humanité pouvait vivre.
À la fin, il leur donnera une ville. »

Richard Bauckham

 **La Charrue**

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

www.editionscharrue.com

Plough Publishing House
Robertsbridge, East Sussex, UK
Walden, New York, USA
Elsmore, NSW, Australie